

ARTS SPECTACLES



LECTURES PAUL ARCAND IMPITOYABLE SCEPTIQUE PAGE 7



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE ©

Même si tous les ornements ne sont pas d'époque (tissus muraux, tapis, lampes, lustres, murets en simili marbre, etc.), les cinéphiles qui recommenceront à fréquenter l'Impérial auront l'illusion que l'endroit a retrouvé son faste original.

DANS LE VENTRE DE L'IMPÉRIAL

Le cinéma de la rue Bleury ouvre ses portes après quatre ans de rénovations

ALEKSI K. LEPAGE COLLABORATION SPÉCIALE

C'est un gros morceau, le cinéma Impérial. Plus gros qu'il en a l'air comme ça, vu de l'extérieur, tassé entre d'autres immeubles sur un étroit tronçon de la rue Bleury.

Du dehors, l'édifice — rangé tout de même parmi les monuments historiques en 2001 — n'attire pas spontanément les regards fascinés, l'Impérial étant évidemment reconnu, depuis son inauguration en avril 1913, pour sa grande salle de théâtre. De théâtre, oui. Car l'Impérial fut d'abord un temple du vaudeville, construit spécialement pour la Keith-Albee Vaudeville Association.

Eh ! bien, l'Impérial sera fin prêt et tout à fait présentable dès le 17 juin, si tout se passe bien, et ce n'est vraiment pas trop tôt : il en a fallu du temps et de l'argent (quatre ans et pas loin de 6 millions en tout) pour retaper le bateau, assez de temps pour inquiéter tout le monde : les journalistes, le vaste public, à commencer bien sûr par

les gens du festival de films Fantasia, qui ont dû annuler leurs célébrations en 2002 — la salle n'étant pas au point — et s'exiler les années suivantes à l'Université Concordia. Reprendront-ils possession des lieux l'an prochain ? C'est à voir.

Le cinéma n'était pas en état de décrépitude avant d'être cédé en 1995 par la compagnie mère de Famous Players au Festival des films du monde, mais disons qu'il méritait un sérieux *facelift*, explique François Losique, fils de Serge et maître « d'ouvrage » du projet de rénovation.

Losique n'est pas peu fier de pouvoir enfin montrer au monde le résultat de ces longs et mystérieux travaux. On peut presque lire dans son regard : « Vous voyez, je vous l'avais bien dit. » Tout n'est pas encore terminé, mais à voir s'activer sur les lieux les gars de la construction, ce devrait être fait d'ici la date prévue.

Rien n'a été laissé au hasard
Soucieux de préserver et même de raviver le look original de l'en-

droit, Losique fils et son équipe n'ont rien laissé au hasard. Et si tous les ornements ne sont évidemment pas d'époque (tissus muraux, tapis, lampes, lustres, murets en simili-marbre, etc.), l'illusion est presque complète. Les fauteuils, standardisés aux critères de confort actuels, rappellent que nous sommes bien au XXI^e siècle et qu'apparemment, les gens aujourd'hui sont plus gros, plus grands et ont par conséquent besoin de plus d'espace.

Le gros de l'ouvrage, ce sont les plafonds, ceux de l'entrée et surtout ceux de la salle : « Avant, il n'y avait que trois couleurs, le rouge, l'or et le brun, qui masquaient tous les petits détails. On a ajouté du beige, du bleu, une dizaine de couleurs en tout pour faire ressortir ce qu'on ne voyait plus », raconte Losique. L'important étant de montrer que l'Impérial, qui n'est pas le Palais des glaces, recèle quand même des fioritures architecturales et des menus attentions esthétiques (les pâtisseries, le grand médaillon au-dessus de l'écran, jusqu'au rideau d'amiante) qui en font juste-

ment un monument historique.

Les millions n'ont pas servi qu'à rafraîchir et polir le clinquant, l'Impérial a dû subir de nombreuses et délicates opérations internes : plomberie, électricité, chauffage, tout a été retapé. S'il fallait rénover l'immeuble en entier, les humides sous-sols, encore pratiquement intouchés, mériteraient un grand coup de balai. C'est dans ces caves aux odeurs de brique moisie que se trouvaient à l'époque les loges des vedettes de variétés, mais Losique ne voit pas comment ni pourquoi restaurer ces lieux, selon lui complètement pourris, à peu près irrécupérables. On n'a pas tous les jours la chance de visiter les entrailles d'un vieux cinéma, des fondements aux greniers, greniers apparemment grandioses et mystérieux, accessibles uniquement par une grande échelle et que le vertige nous a empêché d'explorer.

Salle à louer

La vocation de l'Impérial (super équipé et adapté aux diverses technologies, avec son écran amovible de 9 tonnes) reste inchangée. Temple du FFM, ce sera aussi une salle « à louer », pour toutes les occasions : primeurs, cérémonies, congrès, galas, etc. On pouvait toujours rêver d'un cinéma de répertoire, sorte de pendant chic et solennel de notre Cinéma du Parc préféré, qui nous aurait présenté semaine après semaine les grands classiques du septième art. Mais ça ne se fait pas comme ça...

Enfin l'Impérial ouvre grand ses portes (juré) le jeudi 17 juin à partir de 17 h. Sera présenté ce soir-là, en primeur canadienne, le film *Nathalie* d'Anne Fontaine, avec Emmanuelle Béart, Gérard Depardieu et Fanny Ardant.

L'invention de l'Amérique moderne



DANY LAFERRIÈRE

CHRONIQUE

COLLABORATION SPÉCIALE
dlaferri@lapresse.ca

Il arrive qu'on rencontre trois fois la même personne dans une seule matinée. Il s'agit, ici, d'un peintre américain mort il y a déjà 37 ans : Edward Hopper. Je ne parle pas de Hopper lui-même, mais de ses multiples projections dans le temps et l'espace. Un bon artiste ne disparaît jamais tout à fait. Sa meilleure part, c'est-à-dire son oeuvre, continue encore son chemin pour finir par nous atteindre un jour. Les contemporains font leur choix, et le temps, sourd aux rumeurs de la renommée, fait, en toute indépendance, le sien. Les contemporains privilégient souvent l'artiste ; le temps, l'oeuvre. J'ai l'air d'enfoncer des portes ouvertes, mais la publicité a pris une telle place dans nos vies qu'on aurait tendance à oublier cette ultime forme de justice.

Je déambule au centre-ville tout en pensant à la nouvelle position des États-Unis dans le monde. Et à l'inquiétude croissante que cela crée chez les gens. Chez les Américains aussi. Il y a à peine quatre ans, c'était encore un pays décent. Le monde jouissait d'une relative paix car l'Amérique ne semblait se préoccuper que de faits divers locaux (les affaires Clinton et O. J. Simpson). Tout cela nous paraissait dans la droite ligne de cette bonne Amérique puritaine que nous connaissons si bien. Et pendant que l'Amérique se débobinait tout doucement sous nos regards vaguement étonnés, l'Europe se faisait, la Russie se « tiermondaisait » et la Chine, comme une vieille araignée, attendait son tour. On s'ennuyait déjà un peu tant cela nous semblait prévisible.

Et voilà qu'arrive Bush, élu de manière suspecte par cette ringarde Floride, et tout bascule subitement dans une sorte de troisième zone où la logique a décampé pour céder la place à la simple volonté de puissance. Je me disais que, malgré tout, ce serait injuste de croire ou de faire croire que Bush est à lui seul l'Amérique. Cette Amérique que le doute n'effleure pas qu'il veut imposer à la planète en cache une autre, qui me semble plus authentique, celle de Hopper. Et que, d'une certaine manière, l'Amérique de Bush qui est un sous-produit de celle de Reagan, risque de s'effondrer, un jour, minée au ventre par celle de Hopper.

Une maladie incurable

J'ai croisé trois fois en moins d'une demi-heure, sur la rue Sainte-Catherine, l'artiste américain Edward Hopper dont je suis depuis longtemps un incondicional. Je me suis souvent demandé lequel de ces deux artistes, Hemingway ou Hopper, aura le plus contribué à donner sa forme définitive à l'Amérique moderne ? Hopper a beaucoup lu Hemingway. Celui-ci connaissait-il le peintre ? En tout cas, les oeuvres s'interpénètrent.

► Voir LAFERRIÈRE en 2

FESTIVAL INTERNATIONAL DU JAZZ DE MONTRÉAL
VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE
30 JUIN AU 11 JUILLET 2004



GEORGE BENSON

PREMIÈRE PARTIE : RICHARD BONA

2 JUILLET, Salle Wilfrid-Pelletier, PdA, 20 h 30

PLEINS FEUX

BILLETTS

À LA BILLETTERIE CENTRALE

Spectrum de Montréal :

(514) 861-5851

318, rue Sainte-Catherine Ouest

À LA PLACE DES ARTS

www.pda.qc.ca / (514) 842-2112



RENSEIGNEMENTS :



ARTS ET SPECTACLES

Bet.e à croquer

CHRISTIAN CÔTÉ

CRITIQUE

COLLABORATION SPÉCIALE

Une centaine de fidèles ont eu vendredi soir le privilège de goûter aux nouvelles salades musicales préparées par une Bet.e en solo. Séparément de son Stef, avec qui elle aura vogué sur des flots bossanova pendant une douzaine d'années, la brune chanteuse a offert quelques concoctions dignes d'intérêt dans l'humide lounge du Savoy, attendant au Métropolis.

Placé sous le signe du changement, ce spectacle, intitulé *Becoming... en devenir*, allait nous faire entendre des choses somme toute assez familières venant de la bossa-nova de la bossa. Un peu de funk par-ci, de l'acid-jazz par-là, encore quelques élans de bossa bien sûr, et une poignée d'airs du répertoire brésilien.

La Québécoise au sang latin dressait ainsi devant nous le sympathique canevas de son nouveau projet. Et ça semble avoir plu aux fidèles présents.

Afin de goûter à ce menu en 13 services, chaque spectateur devait allonger 40 \$. De cette façon, on obtenait les nouvelles créations savoureuses réalisées par Bet.e et son bassiste / directeur musical Alan Baculis, mais aussi quelques caudeaux en prime.

Les créations de Joao Bosco, qui sera du Festival international de jazz dans quelques semaines, d'Elis Regina et de la suave chanteuse brésilienne Joyce ont servi d'amuse-gueule. Des morceaux présentés dans leur exubérance naturelle, guidant les spectateurs vers une bonne humeur immédiate.

En échange de notre présence vendredi et samedi soir au Savoy, la chanteuse s'engageait à faire par-

venir à chacun un exemplaire autographié de son prochain album, à sa sortie en septembre.

En attendant l'automne, Bet.e s'est chargée de nous présenter sa luxueuse équipe. Autour d'elle se trouvait une garde de musiciens parmi les plus aguerris de la métropole : Dany Roy (saxophone), Paul Brochu (batterie) et Jeff Johnston (claviers) avaient notamment été réquisitionnés pour ces retrouvailles heureuses.

Puis, juste avant d'interpréter une *Drowning Man* assez pop, elle s'est empressée de révéler l'identité de l'invité très « special » qui attendait son tour un peu à l'écart des projecteurs.

« Voici l'amour de ma vie, a lancé Bet.e en faisant monter sur scène Carlos Placeres, multi-instrumentiste d'origine cubaine. Et oui, cette fois-là, c'est bien vrai, je sors avec le musicien qui est à mes côtés », a-t-elle ajouté sous les rires des spectateurs.

Ce solide ensemble a vogué sans trop de heurts à travers un numéro en deux actes. Les improvisations, notamment à la fin de la fiesta *Ronco* du doué Bosco et sur *Nada Sera*, un peu plus tard dans la soirée, ont démontré tout le panache du quintette accompagnant Bet.e.

Seul petit accro à noter : un micro à moitié bouché qui ne renvoyait pas toute la densité et la puissance vocales de la chanteuse. Plusieurs fois on a perdu la voix de Bet.e au milieu d'envolées musicales entraînant.

Mais ce qu'on retient surtout, c'est que Bet.e rayonnait de joie avec son guitariste-percussionniste de *chum* à ses côtés, se délectant comme toujours en chantant ses textes multilingues.

Il faudra voir ce que tout ça donnera sur CD, mais il nous semble acquis aujourd'hui que Bet.e possède toute la vigueur et la flamme pour se lancer dans l'arène musicale en solo et nous emmener avec elle au pays lascif des rythmes latins.



PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE ©

Vendredi soir, sur la scène du Savoy, Bet.e a montré à ses fans qu'elle possède toute la vigueur et la flamme pour se lancer dans l'arène musicale en solo et les emmener avec elle au pays lascif des rythmes latins.

Vente aux enchères d'un bronze signé Katharine Hepburn

ASSOCIATED PRESS

NEW YORK — Une tête en bronze de Spencer Tracy sculptée par Katharine Hepburn a été adjugée 316 000 \$US hier, à New York chez Sotheby's, au second jour de la vente aux enchères des objets et autres souvenirs de l'actrice américaine, dédicée l'an dernier à 96 ans.

La sculpture, posée sur un piédestal en onyx vert et en marbre, a été achetée par téléphone par un admirateur qui a gardé l'anonymat, a précisé Patty Fox, une porte-parole de Sotheby's. Jusqu'à présent, c'est la somme la plus élevée atteinte lors de ces enchères. L'objet avait été estimé pour cette vente entre 3000 \$ et 5000 \$.

Katharine Hepburn avait réalisé la sculpture représentant l'acteur, avec qui elle a eu une longue relation amoureuse, dans les années 1960. Elle la considérait comme un objet de grande valeur. Elle l'avait placée sur une table de chevet dans sa maison de New York et l'emportait fréquemment avec elle lors de ses déplacements.

La broche en saphir et diamant que le réalisateur Howard Hughes avait offerte à l'actrice avait été vendue la veille 120 000 \$ à un admirateur anonyme.

Mobilier, vêtements, photos de studio, contrats cinématographiques, oeuvres d'art de la main de la star elle-même et même ustensiles de cuisine ont été mis en vente pour le plus grand bonheur des acheteurs. La robe en velours couleur crème que l'actrice portait pour son mariage avec Ludlow Ogden Smith en 1928 a notamment été vendue pour 27 000 \$. Si les acheteurs des principaux lots sont restés anonymes, Sotheby's a précisé que la romancière Danielle Steel avait acquis trois chapeaux de la star pour 3600 \$.

L'invention de l'Amérique moderne

LAFERRIÈRE

suite de la page 1

Le désespoir d'Hemingway s'exerce dans cet éclairage égal qu'il jette sur tout ce qu'il voit, les gens comme les paysages. Hopper remarque encore les ombres, ce qui injecte dans ses toiles cette forte dose de nostalgie. On le sent parfois à la limite de basculer dans un monde défunt. Ce qui le garde avec nous c'est d'abord la netteté de ses lignes, ces couleurs si vives qu'elles nous aveuglent, et cette obsession maniaque pour des thèmes si chers à Hemingway : la solitude, le silence impénétrable des individus emmurés dans leur univers, et une certaine forme d'héroïsme qui pourrait se résumer à un furieux désir de se tenir debout et de marcher droit malgré la perspective d'une fatale déchéance. La différence entre Hopper et Hemingway, c'est que Hopper croit que l'artiste doit rester dans l'ombre pour garder sa force intacte. Il n'est que la pile qui alimente son univers (personnages et paysages) en énergie. Tandis qu'Hemingway s'est toujours cru lui-même un personnage d'Hemingway. En ce sens, il y a une candeur chez Hemingway, d'où ses rodomontades, qui n'existe nullement chez Hopper.

C'est, d'abord, en feuilletant un magazine que je découvre cette importante rétrospective des oeuvres d'Edward Hopper que présente ces jours-ci, à Londres, la Tate Modern Gallery. Continuant ma flânerie ensoleillée (ah toutes ces jeunes filles en robe d'été), je remarque à la vitrine de cette discrète librairie où l'on ne vend que des classiques de la littérature anglosaxonne, le magnifique catalogue que Gail Levin avait préparé sur l'oeuvre d'Edward Hopper pour l'exposition de 1980 du Whitney Museum, un bouquin que j'ai sûrement dans l'entrepôt où se trouvent mes caisses de livres depuis mon déménagement à Montréal. Comme il me le fallait tout de suite, par un besoin irrésistible de revoir l'Amérique de Hopper si différente de celle de Bush et Reagan, je l'ai donc acheté. C'est, finalement, au fond d'un vieux magasin de disques que je tombe sur ce tableau qui représente de plus en plus l'Amérique dans son essence la plus juste : une courageuse plongée jusqu'au fond du puits noir de la solitude. Tout ce qui va à l'encontre de l'Amérique reaganienne, cette Amérique de l'ignorance orgueilleuse et de la richesse arrogante.

La guerre

Ce tableau, c'est *Nighthawks*, 1942. Il ne parle pas de la misère ou des blessures de guerre, qui sont des malheurs terribles mais remédiables si l'on veut, mais d'une blessure incurable parce qu'invisible à l'oeil nu : la solitude. On l'a tous vu au moins une fois, ce tableau. La scène se passe la nuit dans un bar de Manhattan, un de ces derniers endroits où l'on se retrouve quand tout est fermé, vers trois

heures du matin. L'architecture du café est assez étrange : on dirait un navire qui vient d'échouer sur un banc de sable. Les couleurs sont sombres, sauf les visages un peu blafards des quatre personnages. Un éclairage de néon. Deux hommes en chapeau mou, un serveur dont le blanc de l'uniforme semble absorber une grande partie de la lumière, et cette femme rousse habillée en rouge qui habite plus souvent nos rêves que la réalité.

Ce n'est pourtant ni un rêve ni la réalité. L'impression suffocante d'un entre-deux. Personne ne semble s'intéresser à ce que l'autre est en train de vivre. Chacun semble emmuré dans son personnage. L'hom-

Dans ces temps incertains où Bush semble vouloir un destin planétaire, il est bon que Hopper nous fasse pénétrer dans l'intimité de cette Amérique pour nous en montrer les failles et les blessures.

me seul qui nous fait dos dans le coin gauche du tableau n'est rien d'autre qu'un homme seul. On sent qu'à refaire inlassablement les mêmes gestes, le serveur a fini par atteindre cette perfection qui en fait finalement un automate. L'autre homme joue, naturellement, au dur. On ne voit que son nez de rapace sous un chapeau gris. C'est le genre qui plaît aux femmes. En fait, ce n'est qu'une pâle copie de Bogart. La femme en rouge, une ancienne beauté aujourd'hui ravagée par les nuits blanches, l'alcool et la solitude. Nous sommes en 1942, et la guerre fait rage en Europe.

La fondation des mythes

Comme tout jeune artiste américain, Hopper avait fait quelques voyages à Paris. Comme tout vrai solitaire, il s'est posé dans un café à regarder passer les gens au lieu d'aller visiter les musées ou de faire des pèlerinages dans les studios des grands peintres. Finalement, agacé, il est rentré aux États-Unis en grommelant qu'il ne pourrait jamais être un Français, qu'il est définitivement un Américain. Mais qu'est-ce que c'est qu'un Américain ? C'est à cette tâche qu'il s'attelle. Il se met à regarder ce pays. Ses montagnes, ses arbres, ses couleurs (le jaune, l'ocre, le vert, le blanc). De 1916 à 1919, c'est une véritable orgie. Il cherche à se perdre dans l'espace américain. Le mot orgie n'est pas juste, il suggère de la sensualité alors que dans son cas, il faut voir plutôt une certaine spiritualité. Une spiritualité primitive. Le rapport avec le dieu soleil qui lave tout : les rochers, les montagnes, les arbres, les buildings, et les gens.

Tout cela va culminer dans ce tableau aveuglant de blancheur (*Summertime*, 1943) où l'on voit une jeune fille debout

devant sa maison. Tout est blanc, sauf le ruban bleu du chapeau, la petite bouche rose, et les chaussures noires. Une simple robe blanche qui met discrètement en valeur ses seins. Elle se donne au soleil. Quelques années avant sa mort, Hopper renoue avec ce thème. Dans *People in the Sun*, 1960, cinq personnes sont assises, tout habillées, le regard rivé sur le soleil. L'impression d'une secte en prière. Dans *Second Story Sunlight*, 1961, c'est un couple jouissant du soleil sur la terrasse d'un joli cottage blanc. La femme est blonde, comme souvent chez Hopper. Il y aussi ce tableau (*A Woman in the Sun*, 1961) où l'on voit une femme nue, debout au milieu de sa chambre, face à la fenêtre ouverte. Son regard de somnambule se trouve équilibré par cette cigarette qu'elle tient à la main droite. Cette cigarette désacralisante est un trait moderne chez Hopper. Quand Hopper a peint un autre étrange tableau (*Sun in an Empty Room*, 1963) qui montre une chambre vide avec sa fenêtre vitrée par où entre un flot de lumière, quelqu'un lui demanda ce qu'il cherchait dans ce tableau, il répondit spontanément : « moi-même ». Hemingway a peur du vide ; Hopper l'affronte.

La solitude à deux

Les couples se parlent sans jamais se regarder chez Hopper. Et cela même après l'amour. Nulle tendresse. Dans *Summer in the City*, 1949 (on dirait des titres de film), l'homme est couché sur le ventre, nu. La femme assise sur le lit, déjà chaussée. Elle semble ailleurs. Dix ans plus tard, Hopper refait le même tableau, *Excursion into Philosophy*, à la différence que c'est la femme qui est couchée. Elle porte un corsage rose qui met en relief ses jolies fesses de femme de 40 ans. Un livre est ouvert sur le lit. L'homme semble plongé dans d'angoissantes réflexions. Il est complètement habillé. Quel monde !

Mais le tableau qui m'a broyé le coeur, c'est *Room in New York*, qu'il a peint en 1932, à 50 ans. La scène se passe dans une chambre sans fenêtre. Un couple. L'homme semble avoir 50 ans lui aussi ; la femme est plus jeune. L'homme lit son journal. La femme est au piano. Une charmante intimité. Alors pourquoi cette impression d'ennui mortel ? Quand on regarde attentivement, on voit que la femme ne joue que d'un doigt.

Dans ces temps incertains où Bush semble vouloir un destin planétaire, il est bon que Hopper nous fasse pénétrer dans l'intimité de cette Amérique pour nous en montrer les failles et les blessures. On a vite compris que seule la guerre peut masquer une telle faille. On se demande toujours pourquoi les Américains continuent à appuyer Bush ? C'est la masse de ces échecs individuels qui se convertit finalement en puissance collective.

TOUS LES SCÉNARIOS...

CINÉMA

Tous les samedis dans
LA PRESSE

D'AMOUR
OF SEA SHELLS AND SAILING SHIPS
ET D'EAU SALÉE
France - Canada 1604 - 2004

JUNE 18 - 21 JUIN
FESTIVAL
montréal
baroque
VIEUX-MONTRÉAL

PARADE · FOIRE BAROQUE · MUSIQUE EN PLEIN AIR

Suzie Leblanc	Nigel North (UK)	Théâtre Lavallière et Jabot
Daniel Taylor	SMAM	Les Boréades
Charles Daniels (UK)	Les Voix humaines	Thunderhawks
Stephan Macleod (CH)	La Nef	Les Frères Thonon
Bernard Deletré (FR)	La Mandragore	David Greenberg (NE)
Stradivaria (FR)	Masques	Chris Norman (NE)
Mercure Galant (FR)	Eric Milnes (EU)	David McGuinness (UK)

GRANDS CONCERTS · CONCERTS INTIMES
Hâtez-vous, les billets s'envolent !!!

INFOS : 514.845.7171 · WWW.MONTRÉALBAROQUE.COM

CD Batailles - enregistrement
Festival Montréal Baroque 2003
SORTIE MAI 2004

batailles

ATMA classique

FACTOR

DESIGN GRAPHIQUE
interpôles

SDC Vieux-Montréal /
Quartier historique

Ville de Montréal

ARTS ET SPECTACLES

LES UNS ET LES AUTRES

Stallone en toute liberté

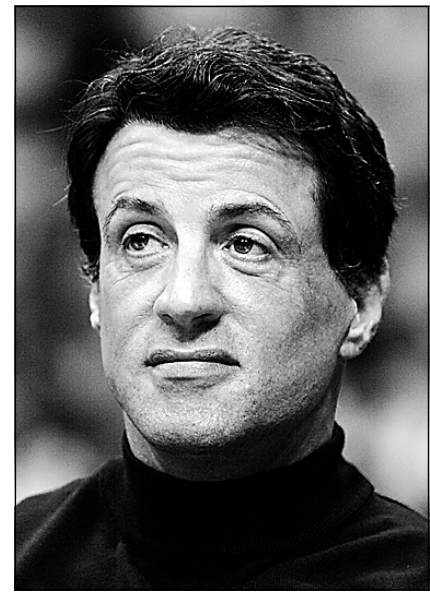
Sylvester Stallone a fait un peu le tour de son jardin avec le magazine *Ciné Live*. Ses souvenirs, son image de « Captain America », Rocky et Rambo, la politique...

« Je garde de bons et de mauvais souvenirs de mon enfance, a-t-il rappelé. J'étais constamment immergé dans le fantastique et l'imaginaire, je devorais des tonnes de BD pour m'évader de la réalité. *Batman, Superman, Flash...* Tout jeune, j'étais accro aux superhéros. Une manière de me préserver d'un environnement familial pas très reluisant. Je me retranscrivais dans la lecture. Autour de moi,

dans ma famille, ce n'était que cris et engueulades. C'est ainsi que, petit à petit, ma vocation d'acteur a pris forme car, pour me protéger, je devais souvent mentir ou feindre une attitude. De plus, les gens me disaient fréquemment que je possédais pas mal d'humour. Gamin, j'étais l'attraction principale de ma classe, le rigolo de service. À 6, 7 ans, je faisais bêtise sur bêtise. La satisfaction d'entendre les autres élèves, et même les professeurs, rire de mes blagues et bévues valait largement les punitions et réprimandes. »

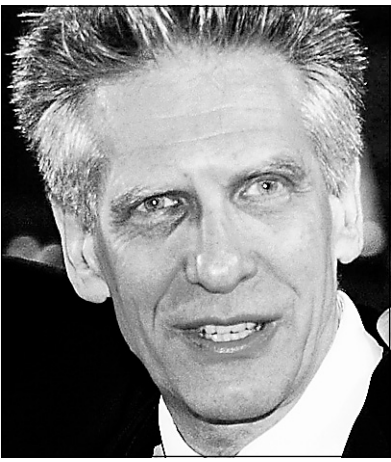
« En Europe particulièrement, on me considère comme le symbole impérialiste des États-Unis. C'est un jugement qui me rend d'autant plus malheureux que la politique n'est pas liée de manière aussi étroite à mon existence. Je crois sincèrement que la politique se situe au-delà des partis et clivages. C'est une affaire d'individus. Aux États-Unis, je reconnais que les Démocrates ont abattu du bon boulot pendant un moment avant que les Républi-

cains ne le dégueulassent. Les choses évoluent. Ce qui fonctionnait il y a 10 ans ne fonctionnera pas forcément aujourd'hui. Si je reste républicain, je ne suis pas, en revanche, pour le gouvernement Bush, avec ces types au pouvoir... Une grande partie du public croit dur comme fer que, sous prétexte que j'ai incarné Rambo, je partage ses idées et ne jure que par la bannière étoilée. Or Rambo, mais également Rocky, restent des personnages de fiction. Ils ne sont pas Sylvester Stallone. »



Sylvester Stallone

ZOOM



David Cronenberg

« L'essence de la littérature est la métaphore, comparer une chose à une autre. C'est un travail dur à faire au cinéma, car cet art est par nature un peu documentaire, il entretient avec le réel un rapport fort... C'est très important de pouvoir éclairer, définir quelque chose en le comparant à une autre... J'ai une tendance à créer de nouveaux objets, organiques ; je cherche l'équivalent d'une métaphore, tout en tentant de garder un côté documentaire. »

Objectif Cinéma

De mère en fille

Quel effet cela fait-il à Susan Sarandon de voir sa fille Eva entrer dans le monde du showbiz ? « Je suis extrêmement heureuse qu'elle ait trouvé quelque chose qui l'intéresse autant, a-t-elle répondu à *L'Écran noir*. Parce que s'il y a une chose que j'ai toujours redoutée, c'est que mes enfants, comme ce sont des privilégiés, finissent par ne plus s'intéresser à rien. Je me fiche qu'ils soient passionnés de football, de badminton ou de la philatélie. Je trouve très important qu'un enfant ait une passion pour pouvoir s'épanouir. Je me suis toujours dit que je préférerais que ma fille s'intéresse à ce genre de choses plutôt que d'attendre à côté du téléphone que je ne sais quel garçon l'appelle. »



Susan Sarandon

Vin Diesel et la mafia

Vin Diesel, héros de *xxX* et de *Fast & Furious*, devrait entrer dans la mafia pour *Find me Guilty* ; il incarnerait un homme de main de la mafia obligé de témoigner à la cour contre ses anciens coéquipiers. Le film, tiré d'une histoire vraie, devrait être réalisé par **Sidney Lumet**. Le réalisateur, s'étant consacré à la télévision, était absent

des plateaux de cinéma depuis *Gloria* en 1998. Le tournage de *Find me Guilty* débiterait à l'automne.

Enchantment...

The Nature of Enchantment promet d'être un film original dont le scénario fantaisiste est signé **Stephen Volk**. Pour un budget de 18,5 millions de dollars, ce drame psycho-

logique racontera l'histoire d'un psychiatre vieillissant, joué par **Michael Caine**, et dont les méthodes pour le moins inhabituelles le conduiront à se plonger dans l'univers fantastique imaginé par son patient. Tous deux partiront à l'aventure à travers les rues de New York pour découvrir l'origine du traumatisme subi par le jeune garçon, qui voit en cette ville un endroit peuplé de sorcières, ogres, trolls et autres créatures malfaisantes ; *Variety* précise que le tournage devrait démarrer en septembre à Montréal.

Gilliam passe à Tideland

Terry Gilliam revient en force avec deux films tournés dans la même année. Il devrait en effet réaliser *Tideland*, une adaptation du roman homonyme de **Mitch Cullin**. Après *Brothers Grimm*, le réalisateur de *Brazil* et de l'inachevé *Lost in La Mancha* enchaînera avec *Tideland* en septembre ; le film, écrit par **Terry Gilliam** et **Tony Grisoni**, raconte l'histoire d'une jeune fille de la campagne texane qui vit des aventures imaginaires. Elle sera accompagnée par quatre poupées désarticulées, auxquelles des acteurs célèbres prêteront leur voix.

EXPRESS

Johnny Depp souhaiterait voir **Keith Richards**, guitariste des *Rolling Stones*, faire une apparition dans la suite de *Pirates des Caraïbes* dans le rôle de... son père ! La présence de Richards au générique serait un amusant hommage de la part de Johnny Depp, qui n'a jamais caché s'être inspiré du look du guitariste pour composer son personnage du Capitaine Jack Sparrow... C'est l'ex-Dracula de **Coppola**, **Gary Oldman**, qui incarnera le lieutenant **James Gordon** dans le *Batman Begins* de **Christopher Nolan**, coiffant au poteau les autres prétendants au rôle, soit **Chris Cooper**, **Dennis Quaid** et **Kurt Russell**. On retrouvera auparavant le comédien britannique dans *Harry Potter and the Prisoner of Azkaban* où lui échoit le rôle du magicien **Sirius Black**... À peine remis de sa chasse aux zombies dans *L'Armée des morts*, **Ving Rhames** sera le producteur exécutif de *Night Train*, évoquant l'histoire du boxeur **Sonny Liston**, qui a connu une ascension fulgurante avant de perdre son titre de champion du monde face à **Muhammad Ali** en 1962. Les circonstances de son décès, en 1970, n'ont jamais été vraiment élucidées. Officiellement, sa mort serait due à une surdose d'héroïne...

Sources : *Studio*, *Variety*, *Première*, *Monsieur Cinéma*

voilà! VOTRE SOIRÉE DE TÉLÉVISION

THÉRÈSE PARIEN
COLLABORATION
SPÉCIALE

12H RDS 2
LE GRAND PRIX DU CANADA
C'est l'heure du Grand Prix du Canada, qui a failli nous échapper. À RDS, il est précédé d'une émission en direct du circuit avec Pierre Houde, Bertrand Houle et Christian Tortora.

12H 10
LAROCQUE-AUGER
Nouveau magazine politique où le tandem Paul Larocque et Michel C. Auger promet de ne pas tolérer le « patinage » des politiciens...

18H30 10
L'ÉCOLE DES FANS
Invitée: Natasha St-Pier.

20H 2
LES BEAUX DIMANCHES
Premier des quatre épisodes de la série *Napoléon* réalisée par Yves Simoneau. Avec une prestigieuse distribution: Christian Clavier, Gérard Depardieu, Isabella Rossellini, John Malkovich et Anouk Aimée.

21H 10
SANS DÉTOUR
On peut faire dire n'importe quoi aux sondages! C'est ce que démontre ce documentaire qui nous rappelle que durant la crise du verglas, un sondage révélait que 97% des Québécois étaient satisfaits d'Hydro-Québec! À qui peut-on se fier?

21H 17
CINÉMA: LE GRAND BLEU
Deux plongeurs, amis d'enfance et amoureux des dauphins, se demandent lequel plongera le plus loin... Un beau film de Besson sur le rêve inaccessible.

	CANAUX	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	VD	VDO					
SRC	2 (9) 13	Le Téléjournal	Découverte / Le Canal de Panama			NAPOLÉON (4) avec Christian Clavier, Isabella Rossellini (1/4)			Le Téléjournal	15 Secondes			4	4	RC					
	4 7 8 10	Le TVA 18 heures	L'École des fans	Top 10: chambres d'hôtels les plus dispendieuses		Comicographie "Spécial Couples"			LE CHANTEUR DE NOCES (5) avec Adam Sandler, Drew Barrymore			Le TVA / Loteries	Pub (23:28)	7	7	TVA				
TQ	15 17 24 45	Téléscience / Les deux côtés du miroir		Seconde Chance		Boston Public			LE GRAND BLEU (4) avec Jean-Marc Barr, Jean Reno			FEUX... (3) (23:49)		8	8	TQ				
	16 30 35	Une fois c't'un gars		UN MIRACLE SUR 19 PATTES avec Josh Hutcherson, Kate Jackson			LA PETITE VOIX DU COEUR (5) avec Natalie Portman, James Frain			Le Grand Journal			5	5	TQS					
CTV	12 8	News	E.T.	punk'd	Pimp my Ride	Cold Case			SLEEP MURDER avec Jason Priestley, Kristin Booth			CTV News	News	11	11	CTV				
	6	Taken	SHATTERED CITY (5) avec Vincent Walsh, Graham Greene (1/2)			Sunday Report / Election...			The Last Chapter			13	13							
ABC	22	... (15:00)	ABC News	America's Funniest Home Videos		NBA Basketball / Finale: Lakers - Pistons			Pub			22	22							
	3	News	CBS News	60 Minutes		Cold Case			SEE YOU IN MY DREAMS avec Aidan Quinn, Marcia Gay Harden			News	...Raymond	21	21					
	5	News	NBC News	U.S. Olympic Trials 2004		Dateline NBC			Law & Order: Criminal Intent / Crossing Jordan			...Machine	18	23						
PBS	33 57	Joseph Campbell & the Power of... (15:30)		Naturescene		Nature / Triumph of Life			Masterpiece Theatre / Foyle's War...			Masterpiece Theatre / Foyle's War: German...		43	64	PBS				
		... (15:00)	Joseph Campbell & the Power of the Myth (2/2)			The Editors			BBC News	I Saw you		46	24	PBS						
A&E		Biography / Mama Cass		Biography / Janis Joplin		Biography / Jane Fonda			Boomer Nation			The Magic Touch of Harry Potter		73	39					
		...FrancoFolie	...de scène	Relais...	Visite libre	Viens voir les comédiens			Thema: l'Univers virtuel		Thema: l'Univers virtuel (22:05)		Candidature (23:10)		31	31				
BRAV		Andie McDowell: Profile		Arts & Minds		Roland Jean		Drawing out the Demons			ENTRAPMENT (5) avec Catherine Zeta-Jones, Sean Connery			THE MASK OF ZORRO (4)		72	34			
		Show rire Super écran		Chroniques de l'Ouest sauvage		Docu-d / Terreur sur le Net			Sans détour / Sondages...		Danger dans les airs		Vidéo Patrouille		20	20				
CS		Bilan du siècle	Cette énergie que nous...		Le Cégep...		Festifilm 2004			Centre... de l'automobile		Entre l'arbre et l'école		Kindergarten	Le Monde...	47	26			
		Frontiers of Construction		Daily Planet			Nostradamus Night / The Real Nostradamus			Myth Busters / Penny Drop			Daily Planet		37	37				
EV		Vidéo Guide		Roue de...		La Route...		...plongée		Maeva	...le spa		Itinéraires de rêve		Bazaar	Pilot Guides	23	51		
		... (17:56)	... (18:20)	... (19:10)	King (19:35)		Honey, I Shrank the Kids			HANNAH AND HER SISTERS (2) avec Woody Allen			... (22:47)		WHITE WILDERNESS (23:04)		67			
FOX		The WB's Superstar USA		Oliver Beene		King of the Hill		The Simpsons			Arrested...		Malcolm...	Arrested...		Charmed	Summerland	36	46	
		... (15:00)	Global Sunday		Bob &...		NBA Basketball / Finale: Lakers - Pistons			Global News		Global Sports		3	3					
HI		Trouvailles & Trésors		Sucré alors! / Inventions...			Tournants de l'Histoire			Légendes du hockey			C'EST L'APOCALYPSE (1) avec Martin Sheen, Robert Duvall		25	53				
		War Surgeons		Hitler's Henchmen			Royal Secrets			APOCALYPSE NOW (1) avec Martin Sheen, Robert Duvall					49	47				
LIFE		Style Star	Fashion File	Birth Stories		Adoption...		Little Miracles			Exchanging Vows		Trading Places	Love 911	Skin Deep	71	29			
		Stars &...	L'Amour à...	Nostalgia		Musicographie / Pat Benatar			Céline à Las Vegas / Week-end de stars			Musicographie / Pat Benatar		32	48					
MP		Bécosse...		...la peau de		Babu la bord		ConcertPlus / Black Eyed Peas			Viva la Bam	Groulx Luxe	Pauvres Filles!		Vidéo Clips	30	30			
		Ya Sou	Mizik	60 Minutes		In Montreal	...arménien		Jase Cafe	...Vietnam		À communiquer		Teleritmo	14	14				
NW		BBC News		CBC News		Life and Times		The Nature of Things			CBC News: Sunday Election...		The Passionate Eye / Army of one...		Hemispheres	48	25	CÂBLE		
		Second Regard	Le Téléjournal	Le Journal RDI	La Part...	Les Beaux-parleurs			Le Téléjournal	Le Point	La Part...	Histoires...	Le Journal RDI	Second Regard	19	19				
RDS		Sharks H20	Sports 30	Les Grands Prix de Formule 1 / Canada						Sports 30	Soccer / Euro 2004: Suisse - Croatie		33	33						
		Doc	Amy		Le Caméléon			L'Empreinte du crime		Nip/Tuck		L'Oeil du crime		24	52					
SHOW		Prime Suspect		FAMILY OF COPS 2 (6) avec Charles Bronson			Trailer Park Boys			Mind of Married Man (22:04)		Is Harry on the Boat? (22:45)		40	40					
		Relic Hunter		V			Star Trek: Enterprise			DANTE'S PEAK (5) avec Pierce Brosnan, Linda Hamilton			... (23:15)		32					
SPN		Soccer (17:00)		Sportsnetnews			Baseball / Dodgers - Red Sox			Sportsnetnews			38	38						
		Au max	Volt	Panorama	Marchés	L'Enfer de Martin			LES BAS-FONDS (2) avec Toshiro Mifune, Isuzu Yamada			... (23:05)	Profils							
TLC		David Blaine - Street Magic		Trading Spaces: Family			Junkyard Mega-Wars: Frozen Tundra			Faking it / Briefcase to Body...		Trading Spaces: Family		39	27					
		Soccer (17:00)		Sportscentre			Soccer / Euro 2004: France - Angleterre			Sportscentre			Soccer	28	28					
TTF		Moi Willy...	...le meilleur	Silverwing	Redwall	Bugs Bunny and Tweety		Les Simpson	Futurama	Les Griffin	South Park	Les Simpson	Henri, gang	34	45					
		L'Aventure...	SO.D.A.	Soir 3	Portrait...	Culture et Dépendance			L'Esprit...	Le Journal	Kiosque		Bibliotheca	15	15					
TVO		It's a Living	Reach for...	Vox	Renegepress	Foyle's War			THE UNWANTED (2/2)			Person 2...	Film 101	74	56					
		Interventions Miracles		Décore ta vie		Métamorphose		...Ménage	...la cigogne	Guy Corneau... toute confiance		C'est pourtant vrai		Éros et Compagnie	35	44				
VOX		La Cuisine...	L'Apéro	Le Guide...			Maisons et Jardins		L'Apéro		Musique...		...l'humour	Parole et Vie	Citron Lime	9	9			
		Radio Enfer	Une grenade	Ce que j'aime chez toi			Buffy contre les vampires			...galaxie	Bob...			16	16					
YTV		Jacob Two...	Fries with...	YTV's Hit List		Mental Block	Girlz TV		...Hunters	Timeblazers		...Scholars	2030CE	Breaker High	Ready or not	44	18			
		Mutant X		Cour à "Scrap"			Robots Wars			Métal hurlant		Fastlane		Les Chroniques du paranormal		26	54			
	CANAUX	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	VD	VDO					

ARTS ET SPECTACLES

RÉÉDITIONS

L'héritage de B.B.

En deux albums et une vingtaine de 45 tours, Brigitte Bardot a gravé une dizaine de classiques et imposé un style copié *ad nauseam*. Elle chantait mal ? Et après ?



JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE
jlaurenc@lapresse.ca

Aujourd'hui, l'affaire est entendue. Brigitte Bardot est une vieille hystérique, tout juste bonne à s'exciter pour la défense des animaux. Des bébés phoques aux chiens chinois, ses ruades médiatiques ont fait d'elle la risée générale. Rien que pour se caler d'avantage, la dame couche avec l'extrême droite. Elle en paye même le prix, puisqu'on l'a condamnée cette semaine à une amende de 5000 euros pour ses écrits racistes.

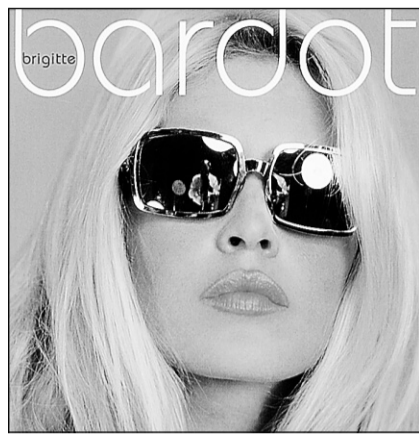
Brigitte Bardot, une farce ? Sans doute.

Mais ça n'a pas toujours été le cas. Oh que non ! Il y a 40 ans, Brigitte Bardot était le centre de l'univers. Le *sex symbol* absolu. La digne suc-

re, lui offrit quelques mémorables rengaines (*Bubble Gum*, *Harley Davidson*, *Contact*, *Comic Strip*, *Bonnie & Clyde*, *L'appareil à sous*) la révélant sous son jour le plus rock'n'roll. Sans oublier cette première version de *Je t'aime moi non plus*, censurée pendant plus de 20 ans à la demande de l'actrice. Version moins « pénétrante » qu'avec Birkin — qui en fera le succès planétaire que l'on sait — mais sulfureuse à la manière Bardot, par son mélange d'érotisme superficiel et de théâtre surjoué.

Si on vous en parle, c'est que toutes ces chansons (et plus encore) se retrouvent sur le triplé de compilations (deux CD et un DVD) tout juste lancées par le label Mercury. Certes, ce n'est pas la première fois qu'on réédite Bardot. Loin s'en faut. On s'étonne pourtant à y prendre plaisir. Comme si c'était la première fois.

Axé sur les grands succès, le premier CD nous amène en terrain archi-connu, des bouges gainsbouriens aux plages sexy de *Nue au soleil*. Un *winner* assuré. Le deuxiè-



tallisant pour l'éternité. On a beau avoir vu et revu le clip *Harley Davidson* des millions de fois, ce coup de reins, mes amis, nous appuie toujours sur le *starter*.

Ainsi s'est figé le personnage de B.B., déversant à l'écran son trop plein de *sex appeal*. De Mylène Farmer à Vanessa Paradis, de Michèle Richard à Mitsou, combien de chanteuses moyennes ont depuis tenté de l'imiter, compensant leurs limites vocales par des tenues provocantes et un érotisme factice. Outre un paquet de jolies chansons, telle fut peut-être la contribution de B.B. à la chanson française : avoir imposé cette image de chanteuse sulfureuse, créée sur mesure pour elle par Gainsbourg, avec des chansons à double sens et une façon toute charnelle de mordre le micro. « Je ne sais pas si Brigitte Bardot a influencé son époque. Mais elle a incarné un genre, un personnage sans voix qui a certainement été apprécié plus tard, précise Monique Giroux, animatrice de l'émission *Les Refrains d'abord* (Première Chaîne). Effectivement, elle avait des chansons sympas qui tiennent encore la route. De là à dire qu'elle a été une grande dame de la chanson, il y a un pas. Mais c'est un mythe... Ce qui est étrange, c'est qu'elle ne chante plus, mais qu'elle est encore en vie. Et on en a fait un culte, comme Dalida ou Claude François, deux artistes qui sont morts... »

★★★★
DIVINE B.B.
(BBC/Mercury/Universal)

★★★★
THE BEST OF BARDOT
(Mercury/Universal)

★★★½
BRIGITTE BARDOT
(Mercury/Universal)

Ce n'est pas la première fois qu'on réédite Bardot. Loin s'en faut. On s'étonne pourtant à y prendre plaisir. Comme si c'était la première fois.

cesseuse de Marilyn Monroe. Elle n'avait besoin de personne (en Harley Davidson) et le monde lui embrassait les pieds. Les hommes la désiraient. Les femmes désiraient lui ressembler. Les magazines la voulaient sur leur couverture. Les couturiers, pour endosser la mode et le cinéma, pour jouer la comédie, enfin mettons...

Et puis, il y avait la chanson. Elle ne la visita qu'en touriste. Mais quel passage... En une vingtaine de 45 tours, B.B. la tornade (brune, puis blonde) aura légué une dizaine de classiques et imposé un modèle de chanteuse qui sera copié à outrance. Certes, elle chantait comme un pied : registre à peu près nul, émotions raides comme du carton. Mais si B.B. avait un talent, c'était de savoir bien s'entourer. En d'autres mots, ses *toumes* étaient aussi bonnes que ceux qui les signaient. On pense d'abord à Gérard Bourgeois et Jean-Max Rivière, qui lui donnèrent l'indémoudable *Madraque*, une des plus belles chansons d'été-nostalgie. On pense surtout à Gainsbourg, qui était fou d'elle et qui, inspiré par leur torride aventu-

me CD est consacré à la Bardot des années 70. Une période méconnue, qui s'achèvera avec son retrait définitif du showbiz, au milieu de la décennie. Musicalement, c'est la suite logique. De la bonne pop avec des basses bien rondes, un peu de bossa, des arrangements modernes pour l'époque. Et un peu plus de maturité dans la voix.

Quant au DVD (*Divine B.B.*), il réunit 10 ans de clips télé enregistrés entre 1963 et 1973, dont quelques inédits pas piqués des vers, comme cette marrante *Bise aux hippies*, trio pseudo-psychédélique avec Sacha Distel et Gainsbourg, qui apparaît en guitariste acidulé. Voir Bardot chanter, c'est passer de l'expérience sonore à l'expérience physique. C'est aussi passer du noir et blanc au technicolor. On pense au fameux *Brigitte Bardot show*, tourné en 1968 et offert ici dans sa totalité. Brigitte y apparaît dans toute sa splendeur de muse gainsbourienne, furieusement blonde, extraordinairement femme, se détachant pour toujours du peloton de filles yéyé qui tentaient en vain de la rattraper. Bref, c'est l'image de B.B. chanteuse, se cris-

Soir de Feist, au-delà du buzz...

ALAIN BRUNET
CRITIQUE
abrunet@lapresse.ca

En matière de pop, d'aucuns savent que les emballages publicitaires et les surenchères médiatiques peuvent parfois désamorcer la lancée d'un artiste. L'effet de tremplin n'est pas assuré dans cette jungle, d'autant plus que le public peut aussi décoder les stratagèmes promotionnels... ou ces chroniqueurs qui s'emportent pour bien peu de choses.

Si Feist, par exemple, s'était plantée sur la scène du Cabaret jeudi soir, les appuis journalistiques de cette faiseuse de pop *from* Calgary (transplantée à Paris et jouissant d'un sérieux *hype* français) auraient été fragilisés illico. De mauvaises langues se seraient déliées... peut-

Feist n'est pas une virtuose mais elle a vraiment une dégaine qui lui est propre, empruntant à différents styles, dont le jazzy.

être avec raison. Au mieux, on aurait dit que le concept studio de son album *Let It Die* était futé, mais que le pétard pourrait bientôt prendre l'eau.

Mais c'est aussi le risque à prendre pour le chroniqueur lorsqu'il devance l'impact commercial d'un artiste. Or voilà, le jeu en valait la chandelle, car Feist a fait un petit triomphe malgré l'heure tardive de son show.

Il fallait d'abord assister au concert d'Ambulance, un joli « college band » de New York, formé de petits gars qui ont du goût, des références amériques et britanniques. Sympas, quoique peu magnétiques, voire chétifs. Faudra sortir les dents, les mecs, sinon on ne s'en tiendra qu'à vos enregistrements.

On approche 23 h, Leslie Feist se pointe enfin. Vêtements légers, très simples, gracieux, d'un blanc immaculé. La brunette est alourdie par une imposante guitare semi-acoustique dont le rouge renforce l'impression de disproportion. Mais son sourire tendre a tôt fait de faire son travail, l'auditoire a tôt fait d'être tout ouïe. La petite dame est entourée d'instruments plus ou moins atypiques, comme on s'en doutait : claviers minimalistes, sonorités d'orgues et de vieux synthés, percussions acoustiques ou électro, parfois deux trombones qui complètent notes électriques et notes de synthèse, sans compter ces riffs enregistrés en direct par la chanteuse et balancés en boucle.

On sent planer le même esprit de *Let It Die*, bien que les arrangements de Gonzales et les mixes de Renaud Letang cèdent la place à un autre amalgame.

SPECTACLES

CINÉMAS INDÉPENDANTS
BABOUSSIA
Cinéma Parallèle: 13h40, 15h30, 19h15.
CE QU'IL RESTE DE NOUS
Cinéma Parallèle: 12h, 19h30.
CORPORATION (LA)
Cinéma Beaubien: 13h15, 16h30, 19h, 21h30.
Ex-Centris (salle Fellini): 12h, 14h50, 21h30.
DEPUIS QU'OTAR EST PARTI
Cinéma Beaubien: 14h, 16h15, 18h45, 21h.
Ex-Centris (salle Cassavetes): 14h30, 17h10, 19h10, 21h15.
FESTIVAL PRÉSENCE AUTOCHTONE 2004.
Cinéma ONF. Renseignements: (514) 573-VUES.
LADYKILLERS (THE)
Cinéma du Parc (2): 19h40.
LE BONHEUR C'EST UNE CHANSON TRISTE
Cinéma Parallèle: 17h25, 21h05.
LORD OF THE RINGS (THE): THE RETURN OF THE KING
Cinéma du Parc (2): 14h.
MONICA LA MITRAILLE
Cinéma Beaubien: 13h45, 16h30, 19h, 21h30.
SUPERSIZE ME
Cinéma du Parc (2): 17h40, 21h30.
THE REVOLUTION WILL NOT BE TELEVISED/DISCORDIA
Cinéma du Parc (3): 14h, 16h40, 19h20, 22h.
YOUNG ADAM
Cinéma du Parc (1): 15h15, 17h15, 19h15, 21h15.
UZAK (LOINTAIN)
Ex-Centris (salle Fellini): 17h30.

DANSE
STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE (840, Cherrier)
La Pudeur des icebergs, de Daniel Léveillé. Avec Frédéric Boivin,

Feist nous sert d'abord *Gatekeeper*, premier titre de *Let It Die*. Les accords de guitare sont plaqués, déjà on décèle un son très spécial. Feist n'est pas une virtuose mais elle a vraiment une dégaine qui lui est propre, empruntant à différents styles, dont le jazzy. Dès les premières mesures, sa voix se démarque de tout ce qu'on peut entendre. Encore là, la texture, le timbre, ce petit voile à la fin de ses phrases, ces élans insoupçonnés de puissance, cette manière si brillante de composer avec ses limites.

Question de nous accrocher définitivement à son charme, Feist s'impose avec cette *Leisure Suite*, irrésistible soul rythmée doucement et sûrement. La voix se fraye un chemin à travers ces claviers organiques et ces deux trombones qui ronronnent paisiblement, non sans rappeler la classic pop de Burt Bacharach et sa fabuleuse interprète Dusty Springfield. Mais ces références ne sont que des matériaux pour Feist qui en fait autre chose. Quelque chose de légèrement déstabilisant et de contagieux. Accessible, doit-on insister; rien n'est abstrus sous la gouverne de cette originale.

One Evening suit sur le même feeling pop soul. L'auditoire est alors gagné totalement. Sans se faire prier, il goûtera *Anti Pioneer*, une ballade qui ne figure pas sur son disque. Puis c'est *Mushaboom*, sa plus pop, fort jolie plongée dans les rêves d'avenir d'une femme (fictive) qui ne semble pas l'avoir facile.

On revient ensuite à cette *blue eyed soul* si singulière avec du matériel qui ne figure pas sur le disque qu'on connaît. Après nous en avoir mis plein la gueule, les percussions ponctuent l'interprétation minimaliste de *When I Was a Young Girl*, dont l'air presque médiéval finit par basculer dans l'avenir. Un peu plus loin, la reprise des Bee Gees (*Inside And Out*) s'avère très audacieuse : à l'instar d'Ani di Franco, elle en limite l'accompagnement au seul jeu de batterie !

Pour les minutes magiques qui suivront et les rappels à répétition, le monde de Leslie Feist aura bouleversé ses fans de la première ligne. Peu se seront formalisés de l'absence de ses reprises françaises (*L'amour ne dure pas toujours*, de Françoise Hardy, et *Tout doucement*, du tandem Clausier / Mercadier), on se réjouira plutôt d'autres reprises singulières, dont *Now At Last*, de la légendaire Blossom Dearie.

Dix ans après avoir fait l'expérience de cette même scène (alors qu'elle chantait punk), Feist aura élu une seconde fois domicile dans un Cabaret rempli à pleine capacité. Il y a fort à parier que le prochain soir de Feist à Montréal se célébrera dans un amphithéâtre plus considérable. Parfois, le *hype* est justifié...

Mathieu Campeau, Stéphane Gladyszewski, David Kilbrun, Ivana Milicevic et Dave St-Pierre: 20h.

MUSIQUE
CHALET DE LA MONTAGNE
Festival de musique de chambre de Montréal. Lara St.John, violoniste, et Daniel Taylor, haute-contre. Bach, Handel, Schmelzer: 20h.
ÉGLISE ST. ANDREW AND ST. PAUL
Ottawa Bach Choir. Dir. Lisette Canton et Julian Wachner. Schütz et Bach. Entrée libre: 14h.
FACULTÉ DE MUSIQUE DE L'UQAM
Institut canadien d'Art vocal: master-classes publiques: Joan Dornemann: 19h30.

VARIÉTÉS
CITÉ DES ARTS DU CIRQUE (8181, 2e av.)
3, spectacle des élèves de l'École nationale de cirque: 19h30.
THÉÂTRE OLYMPIA (1004, Sainte-Catherine E.)
Rent, opera rock de Jonathan Larson. Mise en scène de Evan Ensigh: 15h et 20h. Avec Lulu Hugues, Marie-Mai, Jean-François Bastien, Ariane Gauthier, Yanick Lanthier, Gardy Fury, Annie Hébert, Marc-André Thibault, Caroline Mailhot, Baptiste, Yvan Pedneault, Tania Langlois. Productions Sandler-Poulin et Juste pour rire: 15h et 20h.
CABARET DU CASINO DE MONTRÉAL
Viva Casino !: 21h.
THÉÂTRE Hector-Charland (225, boul. l'Ange-Gardien, L'Assomption)
Party rétro avec Gilles Girard, César et les Romains, Guy Harvey et les Gendarmes: 20h.

LA SAISON BAROQUE 2004-2005

Treize à la douzaine

GUY MARCEAU
COLLABORATION SPÉCIALE

Pour la première fois, les 13 ensembles les plus actifs et connus du milieu baroque montréalais se sont regroupés comme dans une grande fête de famille, vendredi dernier, à midi, pour lancer leur saison 2004-2005 respective (Arion brillait par son absence). Si les médias font d'une pierre 13 coups, les ensembles profitent de l'occasion pour démontrer la grande vitalité de la musique ancienne qui foisonne en nos murs, et surtout l'atmosphère de convivialité et de fraternité qui règne là où tous devraient se battre pour une part de marché.

Samuel Beckett dirait « des similitudes parmi les différences », en cela que la plupart des musiciens pigistes et surnuméraires jouant d'un instrument d'époque se produisent avec à peu près tous les ensembles baroques montréalais. On pourra donc entendre les violonistes Olivier Brault, Hélène Plouffe, les gambistes Susie Napper, Margaret Little, Elin Soderström et Mélisande Corriveau, les clavecinistes Olivier Fortin, Dorothea Ventura, Geneviève Soly et Luc Beauséjour, les flûtistes Matthias Maute, Sophie Larivière, Francis Colpron et Natalie Michaud... aux Boréades (quatre concerts), aux Idées heureuses (cinq), au SMAM (quatre), chez Masques (quatre), au Quatuor Franz-Joseph (trois) poursuivant son intégrale des quatuors de Haydn, à la Nouvele Sinfonie (un)... parmi d'autres.

En chiffres éloquentes, comme

l'énonçait Françoise Davoine, de Radio-Canada, qui aimait le méga lancement, la saison ressemble à ceci : 51 concerts à Montréal, 28 ailleurs au Québec, 79 au Canada, 35 à l'étranger, 17 disques compacts lancés, 18 à paraître, 21 groupes invités d'ici et d'ailleurs... Christopher Jackson, chef du SMAM qui a connu les débuts timides de la musique baroque à Montréal en 1974, a parlé de l'importance de Radio-Canada / CBC à la diffusion de la musique, mais n'a pas annoncé les 30 ans de son ensemble cette année; si le SMAM ne souligne pas la chose en grande pompe, il n'en réserve pas moins des surprises qui seront dévoilées en septembre. Deux concerts à noter : un programme tout Charpentier (18 juin au Festival Montréal Baroque), et les *Vêpres à la Vierge* de Monteverdi (25 février).

Évidemment, les contenus sont trop abondants pour se lancer dans une énumération, mais soulignons tout de même quelques hauts faits : la Nouvele Sinfonie (40 musiciens) n'offre une fois de plus qu'un seul concert (31 octobre / 1er novembre), *Don Quichotte chez la Duchesse*, un rare opéra de Joseph Bodin de Boismortier. Aux quelques solistes de chez nous (Shannon Mercer, Vincent Rinaldo), se joindront les chanteurs français François-Nicolas Geslot (haute-contre) et Gaëlle Méchaly (soprano). La Nef (quatre concerts) réinvite la soprano Meredith Hall pour des *Noëls celtiques* (25 novembre), et l'éclaté Robert Marcel Lepage signera à nouveau la création du secteur Musiques nouvelles (3 avril).

L'excellent chœur Viva Voce (trois concerts) offrira les six motets de Bach (28 février), les Boréades, de la musique instrumentale de Charpentier, année anniversaire oblige (12 novembre), Les Voix Humaines invitent deux chanteurs, l'alto masculin Matthew White (10 novembre) et la mezzo Guillemette Laurence (13 avril). Les Idées heureuses, dans un concert hors-série (25 octobre) proposent un portrait musical et théâtral de la fantasque Duchesse du Maine, Louise-Bénédict de Bourbon (1676-1753) avec la soprano Suzie LeBlanc, la comédienne Anne-Marie Cadieux et la danseuse baroque Marie-Nathalie Lacoursière. Masques accueille deux clavecinistes de renom, Skip Sempé et Pierre Hantaï en classe de maître d'abord (1er octobre) puis en concert musique-théâtre le 2 (*Lord's Masque* (1613) de Thomas Campion) et le 3, avec de la musique élisabéthaine à trois clavecins, incluant Olivier Fortin, fondateur de l'ensemble.

Clavecin en concert (cinq) accueille de son côté la claveciniste française Blandine Rannou dans Bach et Lormeau (18 mars); la pianiste jazz Lorraine Desmarais est l'invitée de l'ensemble de flûtes Caprice (11 septembre) dans *Sweet Follia*, avec des oeuvres de Bach, Rossi, Maute et Desmarais. Et une nouvelle venue : la flûtiste Mika Putterman offre trois programmes (français, italien et allemand) avec des invités à la Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours; sa saison s'intitule tout simplement *Autour de la flûte*.

ARTS ET SPECTACLES

ARTS VISUELS

Encore les années 60

JÉRÔME DELGADO
COLLABORATION SPÉCIALE

La Terre est peut-être ronde, son satellite, pour le vidéaste Nelson Henricks, est bipolaire. Bicéphale. À deux têtes, deux sources. Et plat. Comme une projection vidéo, mariant image et son. Sa toute nouvelle oeuvre, *Satellite*, composée de deux écrans connexes et adjacents propose une entraînante et amusante vision de la chose.

Créée et présentée dans le cadre de Zone libre, la série consacrée à des projets d'art actuel du Musée des beaux-arts de Montréal, *Satellite* est une bande vidéo de 10 minutes à apprécier en sirotant un *smart drink*. Du moins, la musique techno qui sert de trame sonore pourrait inciter plus d'un à se dandiner. Peu importe que l'on soit au musée.

Illustrative, cette musique n'est pas moins pas pour autant précieuse. D'une facture évidemment actuelle, elle sert de contrepoids, avec cynisme, à un contenu (textes et images) évoquant des temps révolus. Des temps imprégnés de la foi dans la science, d'où le titre de l'oeuvre, référence aux premières explorations spatiales.

Cette époque, les années 60, a décidément pris racine au MBA, qui les a célébrées avec faste il y a quelques mois à peine. Stéphane Aquin, conservateur de l'art contemporain et responsable de Zone libre, aurait très bien pu intégrer *Satellite* à l'expo Village global : les années 60, dont il était le commissaire.

Amalgame d'images récupérées dans des documentaires d'un certain âge (Henricks est de ces artistes qui collectionnent et rassemblent des fragments du passé (comme la musique techno), *Satellite*, « une parabole de l'entendement », écrit Aquin, disserte sur les dualités de l'être humain : deux sens élémentaires (l'ouïe et la vue), deux hémisphères du cerveau, deux oreilles, deux yeux.

Le volet écrit, apparaissant parfois en intertitres ou sous forme de jeu graphique, est offert dans les deux langues « officielles » (clin d'oeil

aux débuts de l'ère Trudeau), chacun sur son écran. Des textes qui ne manquent ni de punch (le *Tous les enfants veulent aimer leurs parents* est suivi de son contraire) ni d'absurdité, voire de musicalité (main d'oeuvre, de main en main, la *Main*).

Cette obsession *bilingual*, qui vient sûrement de l'exigence du musée de présenter un contenu français, fonctionne à merveille, tant et si bien que ça reste équitable. Pour les autres fois, où le français apparaît en sous-titre d'une voix *off*, le rythme et l'ambiance sont quelque peu cassés. La musique, elle, ne s'arrête jamais.

Acquisitions

En marge de ce nouveau Zone libre, le musée inaugurerait cette semaine une expo temporaire sur sa collection permanente. En fait, avec Repères, Stéphane Aquin veut montrer la diversité et l'à-propos des acquisitions du MBA en art contemporain.

Il y en a effectivement pour tous les goûts dans cette sélection de 41 oeuvres (des 1200 achetées en 10 ans). On passe des installations vidéo ou holographiques de Gisèle Amantea et de Michael Snow à des oeuvres clés de l'art canadien (Un tournesol de Jeff Wall, Le Chasseur d'images de Roberto Pellegrinuzzi), puis à des pièces dévoilées ici, tant à la Biennale de Montréal que dans les galeries les plus pointues.

Betty Goodwin, Geneviève Cadieux, Barbara Todd, Eric Cameron, parmi les plus « vieux », Nicolas Baier, Massimo Guerrera, Ed Pien, Alexandre Castonguay, parmi les « jeunes », c'est un véritable portrait de famille qui est servi. Avec un nouveau venu à découvrir, Damian Moppet, et une oeuvre magnifique à voir, *Le Théâtre du son* de Raymond Gervais, et sa multitude de boîtiers CD.

SATELLITE de Nelson Henricks, jusqu'au 17 octobre, et **REPÈRES : ART CANADIEN CONTEMPORAIN. DIX ANS D'ACQUISITION**, jusqu'au 3 octobre, Musée des beaux-arts de Montréal. Info : 514 285-2000.



PHOTO GRACIEUSEMENT MUSÉE DES BEAUX-ARTS

Une image tirée de *Satellite*, de Nelson Henricks : une bande vidéo de 10 minutes à apprécier avec un *smart drink*.

ACTUEL
magazine

LA VIE
FORMAT
MAGAZINE

Tous les vendredis dans
LA PRESSE

GÉNIES EN HERBE #1097

En collaboration avec Génies en herbe Pantologie Inc., gphantop@videotron.ca

A- CINÉMA FRANÇAIS

- 1 Quel cinéaste français a réalisé l'adaptation du roman de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, en 1934 avec Jean Gabin dans le rôle de François Paradis?
- 2 Ce compositeur mort à la guerre en juin 1940, plus jeune avocat de France à l'âge de 19 ans, a renoncé au barreau pour se consacrer totalement à sa vocation musicale en 1923. Il a entre autres dirigé les réalisations musicales des films *Quatorze juillet* (1933), *Carnet de bal* et *Le quai des brumes* (1938).
- 3 Quel film de Julien Duvivier, réalisé en 1935, dont le sujet était la Légion étrangère espagnole fut dédié au colonel Franco qui lui avait alors accordé son concours, mais pour lequel la dédicace fut supprimée lors de la réédition du film en 1952?
- 4 Quel film de Henri Georges Clouzot, datant de 1943, fut violemment attaqué par la presse clandestine de la Résistance, car produit par la société allemande Continental, et accusé d'être au service de l'idéologie de l'ennemi. Il fut interdit à la Libération et Clouzot se vit alors interdire de travailler durant 2 ans?
- 5 Cette actrice française, née en 1934 à Paris, commence par poser comme modèle avant d'être découverte par l'assistant de Marc Allégret, Roger Vadim, son futur époux et réalisateur du film *Et Dieu créa la femme* qui l'imposera comme sex-symbol.



ACTRICE FRANÇAISE

C- MÉTIERS

- 1 Ce métier, pratiqué par l'ancien premier ministre du Québec Adélard Godbout, a pour objet l'étude des relations entre les plantes cultivées, le sol, le climat et les techniques agricoles.
- 2 Ce métier inusité est pratiqué par celui chargé de soigner et de conduire les éléphants.
- 3 Celui qui pratique ce métier est maître chez soi.
- 4 André Pratte, Michèle Ouimet et Mario Roy en sont.
- 5 Celui qui pratique ce métier est chargé de la conservation des minutes, des pièces de procédure, de la délivrance des copies et de l'assistance des magistrats.

D- ASSOCIATIONS

Associez ces noms de parfums à leur créateur.

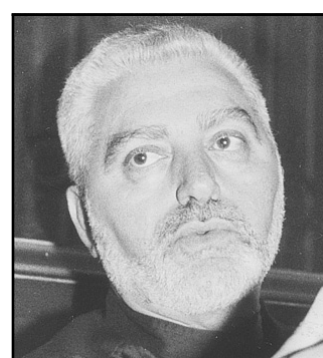
- 1 Ultraviolet a- Ralph Laurent
- 2 Deep Red b- Paco Rabanne
- 3 Boudoir c- Hugo Boss
- 4 J'Adore d- Vivienne Westwood
- 5 Romance e- Christian Dior

E- CHARADE

- 1 Mon premier est une interjection exprimant le rire.
- 2 Mon second est un féculent pouvant être réduit en poudre et parfumé pour le maquillage.
- 3 Mon troisième signifie un camarade, un copain ou un ami.
- 4 Mon quatrième est le symbole chimique de l'erbium.
- 5 Mon tout est un personnage inventé par J.K. Rowling et mis en scène dans cinq romans dont le dernier est *L'Ordre du Phénix*.

F- IDENTIFICATION D'UN PERSONNAGE

- 1 Né le 15 août 1888, il étudie l'histoire et l'architecture médiévale à Oxford. Lors de ses voyages en Orient, il participe à des fouilles pour le compte du British Museum.
- 2 Lorsque la guerre éclate, il est dans les services de renseignements et participe à la création du Bureau arabe du Caire. Dès 1916, il sert de contact entre l'émir Fayçal qui dirige la révolte arabe contre les Turcs.
- 3 En Arabie, il est le stratège principal de la révolte des peuples arabes du désert contre le joug ottoman et mène la prise du port d'Aqaba.
- 4 Participant de la conférence de Versailles en tant qu'expert des problèmes arabes, il publie la *Révolte et les Sept Piliers de la sagesse*.



CRÉATEUR DE PARFUM

B- GUERRE DU GOLFE

- 1 Les missiles Patriot américains sont des antimissiles déployés durant la guerre du Golfe, notamment en Israël, afin de contrer quel type de missiles soviétiques conçus dans les années 60 et à la précision incertaine?
- 2 Quels deux faucons de l'entourage actuel de George W. Bush étaient respectivement à l'époque de la guerre du Golfe secrétaire à la Défense et commandant en chef des troupes?
- 3 Parmi les pays suivants, lequel ne s'est pas impliqué militairement avec les États-Unis contre l'Irak : Arabie Saoudite, Allemagne, Canada, France et Japon?
- 4 Quelle menace, proférée par Bagdad en cas d'attaque américaine, a été mise à exécution lors du retrait des troupes irakiennes du Koweït en février 1991, causant une véritable catastrophe écologique?
- 5 Comment a-t-on nommé l'opération militaire américaine, déclenchée le 7 août 1990, qui prévoyait le déploiement de forces dans la région afin d'assister les Saoudiens dans leurs positions défensives?

LA GRILLE THÉMATIQUE

de Michel Hannequart/www.hannequart.com

VOYAGE EN FRANCE

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

13 juin 2004

T1042

HORIZONTALEMENT

1. Un des châteaux de la Loire - Plaine limoneuse du bassin parisien.
2. Grand écrivain français - Le plus long fleuve de France - Affluent du Danube.
3. Témoignages d'affection - Jeanne d'Arc la délivra des Anglais en 1429.
4. La caricature du français moyen le porte - Au sud de la toundra - Gallium.
5. Fin de verbe - Il a collaboré avec les Allemands - Embrouillé.
6. Il a dessiné les jardins de Versailles.
7. Audacieux - Étui de métal - Rivière des Alpes françaises - Argon.
8. Compromis par des engagements anticipés - C'était une somme de 10 francs - Se perd dans le Rhône.
9. Éculée - Coutumes - Nouvelle répétée de bouche en bouche.

VERTICALEMENT

10. Qui mange avidement et salement - Héroïne d'un roman de Zola.
11. On peut y voir la tenture de *l'Apocalypse* - Marque une liaison.
12. Après la communion - Arroser Grenoble - Coule à Périgueux.
13. Marque la surprise - Chef-lieu du canton de l'Orne - Masse de pierre.
14. Sur la Sarthe - Partie du Massif central.
15. Rivière de France qui passe à Cahors - Chaque division d'un damier - Il se nourrit de chair humaine.

- nium - Millilitre.
4. On y loue des chambres - Grand filet de pêche - Ancienne population africaine.
5. Touche à la France - Reflets irisés d'une perle.
6. S'entend dans l'arène - Cale utilisée en mécanique - Voisins des français.
7. Auteur dramatique français - Étain - En matière de.
8. Cinq cent un - Fournit une résine amère - Flan de la Bretagne - Cette chose-là.
9. Henri IV - En retard.
10. Commune de Dordogne réputée pour son vignoble - Du verbe être - Ornement architectural.
11. Dresser une surface avec un foret spécial - Grande station touristique française.
12. Exprime la douleur - Un célèbre festival s'y tient - Spectacle oriental.
13. Qui n'est plus neuve - Nom porté par la partie orientale de l'Allemagne de 1949 à 1990 - Qui s'étend sur une grande distance.
14. Celui qui se nomme Saint-Martin traverse Paris - Ivre de vin - Fin de verbe.
15. Lentilles - Station balnéaire sur la Manche - Affaibli par l'âge.

■ SOLUTION DIMANCHE PROCHAIN

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
A	M	A	Z	O	N	E	F	R	A	I	S	E	R	
P	A	R	A	N	A	D	R	A	V	E	I	V		
U	N	B	E	N	O	U	E	R	D	R	E			
R	I	F	R	A	R	E	T	E						
I	C	E	B	E	R	G	E	P	A	I	R	L		
M	O	U	L	I	A	T	R	E	N	A	G	E		
A	U	A	S	A	N	A	E	T	N	A				
C	A	S	S	E	I	N	N	A	N	C	R	E		
G	U	E	P	S	A	U	M	E	E	O	N			
D	A	N	I	L	E	N	A	N	D					
A	N	N	A	L	E	A	S	P	I	R	I	N		
N	A	L	L	I	E	R	R	A	I	E	T			
U	R	D	A	N	L	I	E	L	T					
B	A	N	A	N	E	M	I	S	O	G	Y	N		
E	B	E	N	I	S	T	E	S	B	E	S			

T1041

SOLUTION DE DIMANCHE DERNIER

Exceptionnel ★★★★★ / Excellent ★★★★ / Bon ★★★ / Passable ★★ / À éviter ☹

LECTURES

LE DESTIN
INSOLITE
D'AMIN MAALOUF
PAGE 9

6 juin 1944
En collaboration › Histoire ★★★★★ PAGE 11

Le Rendez-vous
Sergio Ferrero › Nouvelles ★★★ PAGE 10

Open
Lisa Moore › Nouvelles ★★★ PAGE 9

Pour les 200 ans de George Sand

RUDY LE COURS

Amandine Aurore Lucie Dupin, baronne Dudevant, aurait eu 200 ans le premier juillet, aussi fête du Canada, qui sera prétexte pour certains à souffler 137 bougies.

Celle qui choisit de devenir écrivaine en adoptant, en 1832, le pseudonyme de George Sand reste aujourd'hui associée à sa jeunesse libertine où elle arbore pantalon, redingote et cigare, et à deux ou trois romans champêtres tels *La Mare au diable* ou *La Petite Fadette*, vus par ses détracteurs comme de banales bluettes à donner en pâture aux préadolescents.

Avec le recul, Sand est pourtant l'une des trois grandes femmes des lettres françaises du XIX^e siècle avec Sophie Rostopchine, comtesse de Ségur, et Germaine Necker, dite madame de Staël, à résister à l'oubli. Comme elles, du sang bleu coulait dans ses veines, étant de par son père, mort prématurément, l'arrière-petite-fille du maréchal de Saxe, mais aussi roturière de par sa mère, une bohémienne de moeurs légères.

Ses admirateurs font beaucoup pour la garder au goût du jour, ayant même réclaté son entrée au Panthéon après avoir appris que son contemporain Alexandre Dumas avait eu droit à cet insigne honneur en 2002, année de son bicentenaire.

Le gouvernement français a plutôt décrété 2004 année de George Sand et organisé quelques manifestations de circonstance. Il a encouragé la réédition de ses oeuvres ou la publication d'ouvrages qui lui sont consacrés.

Car il faut bien l'admettre, si bien des gens savent qu'elle a compté parmi ses amants Alfred de Musset et Frédéric Chopin, peu seraient capables de nommer cinq de ses quelque 110 romans ou une seule de ses 25 pièces de théâtre.

C'est dire pourtant combien la dame a été plus industrieuse encore que butineuse, elle qui a aussi écrit maints textes autobiographiques, d'innombrables articles de journaux et des milliers de lettres dont la publication, avis aux intéressés, fait 25 tomes aux éditions Garnier.

Une romantique

George Sand fait son entrée parmi les romantiques en 1832 avec *Indiana*, histoire d'une Créole mal mariée. À l'époque, Aurore trompe son mari, Casimir Dudevant (qui en fait autant), avec un journaliste-écrivain du nom de Jules Sandeau. Elle pond avec lui des écrits à quatre mains signés J. Sand.

Lorsqu'elle veut publier seule, son éditeur lui suggère de garder le nom de Sand.

› Voir SAND en page 8



George Sand vue par A. de Musset (1833)

PAUL ARCAND, LECTEUR DU MOIS



PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE

IMPITOYABLE SCEPTIQUE



JEAN FUGÈRE
COLLABORATION SPÉCIALE

LE CLUB
DE LECTURE
LA PRESSE

« Il y a bien eu Bob Morane et, au secondaire, les lectures obligatoires comme *Le Libraire*, de Gérard Bessette ou *Gatsby le Magnifique*, de Scott Fitzgerald. Mais j'avais une passion, pour ne pas dire une fixation sur les essais. » Paul Arcand le dit sans ambages et sans emballage : il est un lecteur d'essais. Rien ne le motive autant que la vérité, il aime l'heure juste en tout temps.

Né à Saint-Hyacinthe, dans une famille de six enfants, dont un frère jumeau, le roi des ondes a grandi entre un grand-père et un père agronomes, qui avaient tous deux

la passion de l'actualité. Journaux, magazines, livres furent présents en quantité et en tout temps. « Dans une ville francophone à 99%, mon grand-père recevait tous les jours le *Montreal Star*. Le premier livre qui m'a vraiment marqué, précise-t-il, c'est *Nègres blancs d'Amérique*, de Pierre Vallières. J'avais 16 ans, c'était six ans après la Crise d'octobre, ce livre-là m'a accroché et après j'ai tout lu, je pense, ce qui s'est écrit là-dessus. J'ai suivi tous les mouvements de libération avec intérêt. Je voulais voir les différences qui existaient entre le Québec et d'autres pays. »

Suivent des études en sciences politiques, l'idéal pour une véritable immersion dans les systèmes de pensée et l'acquisition des outils d'analyse. Marx, Frantz Fanon, il se familiarise avec tous les grands courants et s'intéresse aux coulisses comme aux dessous du politique.

« J'ai fait un travail à l'université sur le fonctionnement de la Maison-Blanche. En prenant la liste des secrétaires, des gens en pouvoir, je me suis aperçu qu'en gros, ils venaient de trois universités. Un club fermé. Souvent on ramène la décision à la

personnalité du chef ou à quelque chose d'émotif. Ce n'est pas vrai : il y a des intérêts, des lobbies. C'est ça qui m'intéresse. Pas juste les chiffres, les données, mais le fonctionnement réel, par exemple, du Parti libéral du Canada. »

Pas étonnant qu'outre les essais, il plonge aussi volontiers dans les livres d'analyse et les biographies politiques. Autant en anglais qu'en français. Parmi les noms qui reviennent le plus souvent dans sa conversation, Bob Woodward, le journaliste devenu célèbre pour son enquête menée avec Carl Bernstein (*All the President's Men*) qui a entraîné la démission du président Nixon en 1974. « J'ai lu tout ce qu'il a écrit. Son dernier *Plan of Attack*, mais aussi *The Agenda*, *Bush at war*, *The Commanders*, etc., jusqu'à cet ouvrage moins connu sur la Cour suprême, sur les nominations et l'orientation des politiques (*The Brethren*). »

Il parle aussi avec ferveur de l'oeuvre d'Éric Laurent qui a écrit sur la présidence de Bush (*Le Monde secret de Bush*, Plon) un livre qui met en lumière l'importance de l'Église baptiste dans la culture des Bush. Détenteurs de la vérité, investis d'une

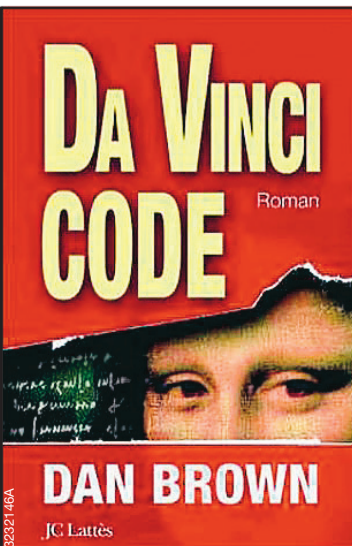
mission, ils se doivent d'évangéliser la planète.

Rarement ai-je rencontré lecteur aussi peu « adhésif », si l'on peut dire. Paul Arcand est sceptique, profondément, c'est une lame de fond de sa personnalité. La moindre de ses affirmations est scrutée au laser de l'examen critique. « À l'université, je passais d'un cours sur le marxisme à un autre avec Rodrigue Tremblay — la droite conservatrice donc — et je m'amusais à utiliser les arguments de l'un envers l'autre. J'ai tout le temps fait cela. Je suis critique face à tout. Je ne suis ni partisan ni militant. Par exemple, je trouve que Michael Moore (*Mike contre-attaque*, *Tous aux abris! Dégraissez-moi ça!*), que je lis avec intérêt, est un peu trop en admiration devant le Canada, un peu naïf dans sa lecture du Canada. »

Et le code de Vinci?

C'est avec le même scepticisme et le même goût de la vérité qu'il a traversé le livre de Dan Brown, *Da Vinci Code*. « À la base, dès qu'on parle de forces occultes, ça m'intéresse. »

› Voir SCEPTIQUE en page 8



LE CLUB
DE LECTURE
LA PRESSE

Venez discuter du livre du mois... *Da Vinci Code* de Dan Brown

Jean Fugère anime un débat : « Y a-t-il eu historiquement une conspiration de l'Église contre les femmes? Que révèle le livre de Dan Brown de notre rapport au religieux? ». Ses invités : Hélène Pedneault, écrivain et essayiste, Pietro Boglioni, historien et Solange Lefebvre, théologienne.

Le dimanche 13 juin, chez Renaud-Bray, succursale Champigny, 4380, rue St-Denis, Métro Mont-Royal, de 15 h 30 à 17 h.

Librairie
Renaud-Bray
Livres • Musique • Films • Cadeaux • Jeux

LA PRESSE
cyberpresse.ca

C'est un rendez-vous, aujourd'hui.

LECTURES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Moebius, toujours innovatrice

RÉGINALD MARTEL

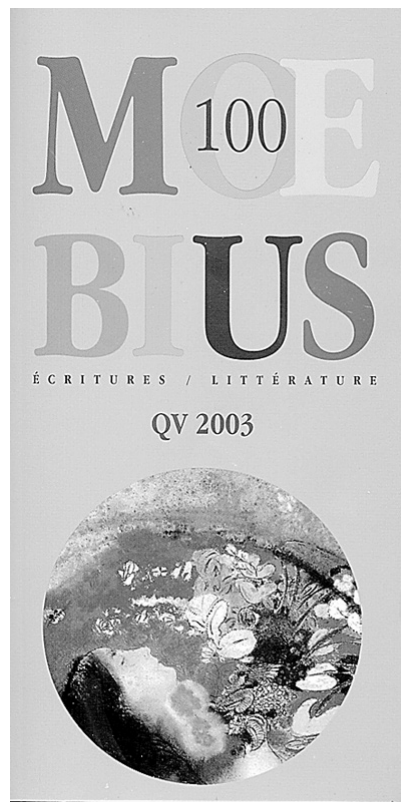
À son centième numéro et après 25 ans d'existence, la revue *Moebius* est toujours vivante et innovatrice. L'avant-dernière livraison porte le titre « QV 2003 ». Ceux qui d'habitude lisent sans devoir prononcer les syllabes finissent par découvrir que QV veut dire cuvée. La cuvée de 2003 réunit des textes reçus au cours de l'année, « lesquels ne répondaient pas aux thèmes annoncés mais méritaient certainement quelques égards ». Plus d'égards parfois et parfois moins, certainement, mais la direction d'une revue n'a pas à oser l'odieuse d'établir un palmarès.

Innovation bien inspirée, *Moebius* présente un texte déjà publié, relu et commenté par un autre écrivain. « La mer à boire » est l'oeuvre d'une romancière et poète considérable, Élise Turcotte, à qui on doit par exemple *Le Bruit des choses vivantes* (2001) et *La Maison étrangère* (2002). L'oeuvre est commentée par un essayiste, romancier et poète non moins important, André Brochu, qui a vu dans ce texte déjà ancien la source fondatrice des productions futures de Mme Turcotte. Il y débusque le contenu sous-jacent, l'intention cachée peut-être, qui signalaient tout en la taisant la

transmutation de l'expérience vécue ou observée en création artistique singulière.

Voilà une pièce de résistance qui en effet résiste un moment, tant elle donne à penser sur la prégnance du quotidien et son effet parfois délétère sur le tissu intime de l'existence. Car étrangeté, elle offre des clés de lecture pour quelques-uns des textes qui suivent, d'inspiration pourtant différente. Les nouvelles des femmes surtout, qui illustrent par la dérision, ou par l'émotion pure, aussi bien le désir de consentir à l'amour que la volonté de préserver les conditions d'une liberté qui plus tard, les grands feux de la passion une fois éteints, sera le recours nécessaire d'une existence rétrécie. Un bel exemple : « Promesse », de Bianca Côté.

Place à l'humour ! Il y a de quoi sourire dans l'aventure que raconte Marie Langis, celle d'une femme qui se fait voyeuse, « car le vice sied mal à cette fraîche quinquagénaire », et passe ses heures libres dans un parc à observer les gens, à leur inventer une histoire. Le passe-temps est innocent, jusqu'au moment où, Éros s'en mêlant, un silencieux et prudent rapprochement avec un étranger précipite d'un et l'autre dans les délires du désir.



Andrée Proulx n'est pas en reste. Une jeune femme — enfin, moins jeune qu'elle le voudrait — part en vacances avec un presque inconnu.

Un commis de librairie qui ne connaît même pas Raymond Carver, mais enfin. L'homme à la Jeep est attaché à un cochonnet. La bête aura droit à tous les égards, la belle, à rien du tout. La voyageuse est même larguée « à la brunante sur la route déserte, en pleine nature déchaînée ». Le destin, qui manque généralement de retenue, la vengera de manière exemplaire.

Dans « Il l'aime tant », de Suzanne Myre, un homme se raconte. Il est fou d'une femme qu'il ne croit pas mériter et qui lui impose toutes les brimades. Elle l'oblige même à maigrir. A-t-on idée ? Il accepte tout, jusqu'au moment où il n'accepte plus rien. Pour ne pas brûler la chute, disons seulement que la belle n'en reviendra pas.

Placé à la compassion aussi. Dans le texte sobre et beau de Véronique Bessens sur la visite d'un père à son fils déficient, dans un hôpital dont ce dernier semble ne devoir jamais sortir. Et aussi dans le récit, par Marc-Alain Wolf, de la presque amitié de deux militaires, un Allemand et un Français. Le premier sauve la vie du second, un juif que des SS, la guerre déjà perdue pour tout, s'apprêtaient, dans leur fureur tenace, à fusiller.

Parmi les autres textes de ce numéro, il s'en trouve de bons, de passables et de... C'est sans doute

normal. Si les choses se passent dans les revues de nouvelles comme dans les revues de poésie, on a intérêt à lire le petit essai aux allures de nouvelle imaginé par Isabel Zribi et qu'elle a intitulé « Qu'est-ce qu'un bon ou un mauvais texte ? ». Il s'agit de ce que doivent accepter, sous peine de représailles, les directions éditoriales des revues : « ... montrer de la sévérité envers un membre du milieu de la poésie, c'est se faire un ennemi qui peut vous nuire en retour ». La raison en est bien simple : « Le milieu de la poésie est si petit que ses membres occupent toutes les places en même temps. Les critiques écrivent, les écrivains sont critiques, les éditeurs, critiques et écrivains. » Et qui sont les jurés des organismes qui subventionnent les revues, pensez-vous ?

Deux textes primés du Marathon d'écriture intercollégial 2003, sur un thème ardu, « Pourquoi deux, alors que trois suffisent ? », complètent ce numéro très substantiel de *Moebius*, ainsi qu'une lettre à un écrivain vivant (de Ginette Chicoine à Christian Bobin) et les recensions habituelles.

MOEBIUS, n° 100
En collaboration
Montréal, 156 pages

Impitoyable sceptique

ARCAND suite de la page 5

« Et l'histoire offre beaucoup de mystères », poursuit Paul Arcand. L'essentiel du roman, rappelons-le, se fonde sur l'hypothèse que l'Église catholique aurait vécu sur un mensonge pendant 2000 ans et que la vérité serait enfin sur le point d'éclater. « Je crois, oui, que des forces occultes opèrent, que les pouvoirs religieux sont plus puissants qu'on pense. L'Opus Dei du roman existe réellement, j'ai vu son building et je ne crois pas que cela soit uniquement une organisation religieuse. Je serais curieux de savoir qui fait partie de l'Opus Dei, qui sont ses sympathisants. Je sais qu'ils se réunissent à Westmount une fois par an, mais qui est là-dedans ? N'oublions pas que dans l'esprit des évangélistes, la mondialement de la foi va de pair avec l'évangélisation de l'économie. Peut-être, oui, que l'Opus Dei a d'autres mandats que spirituels. Le livre met en lumière le fait qu'à l'intérieur des organisations, il y a des forces qui travaillent dans l'ombre. S'il est dit qu'ils travaillent dans l'ombre, il n'est pas dit qu'ils ne font pas autre chose. »

À ses yeux, il est évident que le succès du livre ne s'explique pas uniquement par le marketing. En ce moment, le terrain est fertile. Crise des valeurs, insatisfaction, sentiment de vide et, depuis le 11 septembre, vulnérabilité accrue. D'ailleurs l'analyse d'Arcand se

distingue des autres. Selon lui, après des années d'hédonisme, de valorisation des plaisirs, nous serions dans une époque de valorisation de la souffrance, du sacrifice qui donne sens à la vie. « Pourquoi le pape se montre-t-il encore ? Pour montrer sa souffrance. Pourquoi Mel Gibson cible-t-il son film sur la souffrance extrême, sur la crucifixion ? Moi, je crois que la souffrance — y compris celle du roman avec les cilices, etc. — permet de justifier la souffrance des soldats en Irak, permet d'exercer un certain pouvoir de domination. Dans un monde où il n'y a plus de valeurs, où les enfants sont laissés à eux-mêmes, on envoie le message : Vous allez être bien quand vous allez souffrir. »

De quel livre le Québec a-t-il besoin ?

« Ce livre-là n'existe pas. Ce serait un essai qui expliquerait le pouvoir au Québec. Qui l'exerce et comment. On a des bouts, des éléments de réponse, mais pas d'analyse exhaustive. Je souhaite un jour faire un documentaire, *Memphremagog inc.*, parce qu'ils sont tous là. Du gars de la Caisse de dépôt à la Banque Nationale en passant par Transcontinental et Paul Martin, ils sont tous là. Ceux qui exercent le pouvoir. Demain, il y a une bombe qui tombe sur Memphremagog, le Québec inc. n'existe plus et la classe politique est rasée ! »

Recherche : Marie Sterlin

Da Vinci Code, un plagiat ?

Dan Brown, l'auteur de *Da Vinci Code*, vendu à des dizaines de millions d'exemplaires dans le monde, serait un plagiaire s'il faut en croire Lewis Perdue, qui a l'intention d'intenter une poursuite contre lui. Selon M. Perdue, *Da Vinci Code* ressemble étrangement à *The Da Vinci Legacy*, un roman que lui-même a publié en 1983 et qui fut suivi, en 1985, de *Daughter of God*.

C'est ce qu'on peut lire actuellement sur le Net, en associant les mots Dan Brown et *plagiarist*. John Olsson, chef de la Forensic Linguistics Institute, qui aide Perdue — gratuitement dit-il — à étoffer ses accusations, prétend qu'il y a beaucoup trop de similitudes entre les deux oeuvres pour qu'il ne s'agisse que de coïncidences. Par exemple, l'action est déclenchée par le meurtre d'un expert en arts qui écrit des signes mystérieux avec son sang avant de mourir. Le héros, qui connaît l'expert en arts, est accusé du crime. Le rébus laissé par l'expert mène le héros et l'héroïne devant une peinture sur bois dont le titre fait référence à la femme vénérée dans l'histoire. Le conservateur en charge du tableau donne à l'héroïne une clé en or qui ouvre un coffre dans une banque de Zurich contenant un autre coffre que l'on ne peut ouvrir qu'en connaissant la combinaison, etc. Il y en aurait d'autres, selon Olsson.

L'affaire est à suivre et suscite déjà de nombreux commentaires en tous genres sur Internet. *Da Vinci Code* étant le livre de l'été choisi pour notre club de lecture, une visite guidée par Google apporte un éclairage très intéressant, non pas tant sur la possibilité qu'il y ait eu plagiat — de telles

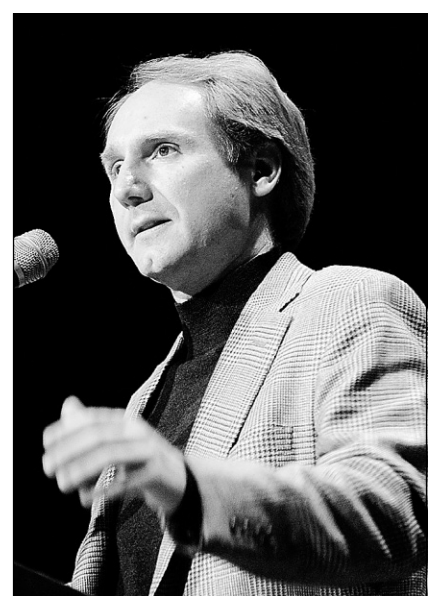
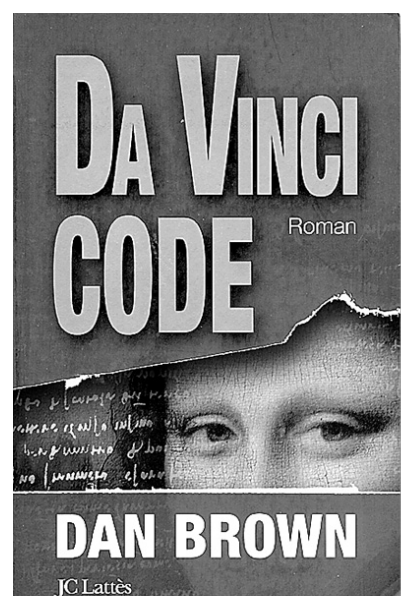


PHOTO ASSOCIATED PRESS
Dan Brown, auteur de *Da Vinci Code*.

accusations sont souvent portées contre ceux qui connaissent d'immenses succès de ventes — mais sur les nombreuses discussions que l'ouvrage, considéré par certains comme du recyclage pour féministes mystico-new-age, par d'autres comme la récupération d'une certaine hargne anticatholique à la suite des récents procès de prêtres pédophiles, par d'autres encore comme un amusement inoffensif. À vous de juger



et de nous faire parvenir vos commentaires d'ici le 12 août à clubdelecture@lapresse.ca. Vous pouvez aussi écrire à Jocelyne Lepage, La Presse, 7, rue Saint-Jacques, Montréal H2Y 1K9. La meilleure lettre apportera à son auteur un bon d'achat de 200 \$ en livres dans les librairies de la chaîne Renaud-Bray.

Jocelyne Lepage

Débat autour du livre

Aujourd'hui à 15 h 30, n'oubliez pas notre rencontre-débat autour du livre de Dan Brown, *Da Vinci Code*. Pietro Boglioni, histo-

rien, y sera. La théologienne Solange Lefebvre aussi, de même que l'écrivain, essayiste et grande gueule Hélène Pedneault.

Pour les 200 ans de George Sand

SAND suite de la page 5

Quand elle manifeste le désir d'adopter un pseudonyme masculin, il lui suggère Georges, dont elle retient l'orthographe anglaise, soit parce que la décision a été prise le jour de la fête du saint qui a terrassé le dragon, soit parce qu'enfant sa grand-mère lui avait imposé le pensionnat au couvent des Dames anglaises de Paris.

Ses débuts sont couronnés de succès : *Valentine*, *Lélie*, *Leone Leoni*, *Mauprat*, etc., réédités opportunément en un volume chez Omnibus.

Dans un ouvrage savant intitulé *Signer Sand* (chez Bélín), Martine Reid analyse de fond en comble les pages d'*Histoire de ma vie* dans lesquelles l'écrivain livrerait quelques clés, dont sa bisexualité (elle reconnaît une brève liaison avec la comédienne Marie Dorval, aussi maîtresse de Vigny, Hugo et Du-

mas) et sa dualité de femme et d'écrivain.

Ceux et celles qui voudraient se faire eux-mêmes une idée pourraient se plonger dans les quelque 1500 pages de cette ambitieuse autobiographie (Quarto Gallimard), annotées par Mme Reid. Ils y découvriront non pas un recueil de souvenirs, encore moins un journal, mais le portrait (et non la confession) d'une enfant de son siècle.

Sand dépeint Aurore à la fois nue par la soif de vivre libre comme un homme et par un idéal social empreint de christianisme et de communautarisme.

On sera déçu si on y cherche des détails croustillants sur ses nombreuses liaisons de jeunesse, mais on pourra suivre le parcours singulier d'une femme engagée, aimante, idéaliste, parfois capable de grandes injustices ou de colère, comme avec sa fille Solange, qui

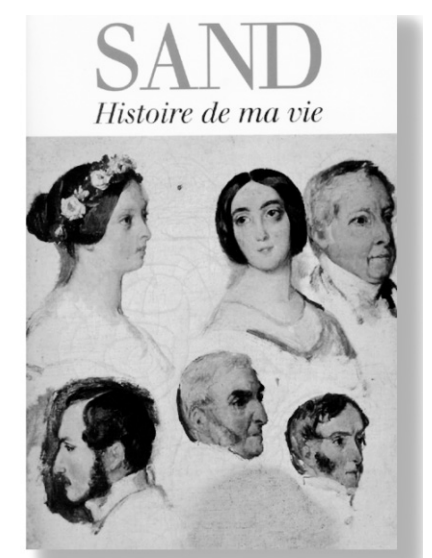
lui disputait les faveurs d'un Chopin malade, et qu'elle saura déshériter le moment venu.

La châtelaine de Nohant

Durant la deuxième moitié de sa vie, Sand s'est beaucoup repliée à sa demeure de Nohant, dans le Berry, où son fils bien-aimé, Maurice, un marionnettiste, montait des pièces. Elle y côtoie surtout les paysans qui l'inspirent par leur simplicité. De là plusieurs titres, a posteriori associés au roman champêtre, un genre dont on lui attribue même la... paternité.

Elle tient aussi salon à Nohant, où sont venus tour à tour Delacroix, Fromentin, Flaubert ou Dumas fils. Ces fréquentations lui inspirent plusieurs autres romans. Les éditions Omnibus en reprennent neuf, dont *Les Maîtres sonneurs*, coiffés du titre *Vies d'artistes*.

Cela dit, Sand demeure pour le



plus grand nombre un personnage fascinant plutôt qu'un écrivain de génie. Ceux qui n'ont pas le coura-

ge ou le temps d'aborder sa monumentale autobiographie voudront peut-être feuilleter *Les Plus Beaux Manuscrits de George Sand* (chez Perrin). Régine Deforges, Jean-Pierre Guénon et Roselyne de Ayala ont choisi plusieurs pages de l'auteure de manière à éclairer ses nombreuses facettes. Le tout est richement illustré de lettres autographes, dessins et aquelles de l'écrivain ou de ses proches, dont le fameux portrait à l'éventail qu'avait fait d'elle Alfred de Musset.

Toujours soucieuse de remettre au goût du jour des ouvrages d'importance, mais oubliés, la collection GF Flammarion propose de son côté *Les Lettres d'un voyageur*, où Sand étale sans ambages toute sa subjectivité, et les *Contes d'une grand-mère*, écrits à la fin de sa vie et où elle plonge dans le merveilleux et trempe même parfois le gros orteil dans le fantastique.

AMIN MAALOUF

Une destinée insolite

ÉLIAS LÉVY
COLLABORATION SPÉCIALE

Pour écrire *Origines*, son plus récent ouvrage — qui vient de paraître aux Éditions Grasset —, plutôt que d'inventer un univers romanesque, l'écrivain libanais Amin Maalouf a décidé cette fois de tourner le dos à la fiction pour se faire scribe de la mémoire de ses ancêtres, remontant sur les traces de son grand-père Botros, un dandy lettré rêvant de bâtir un monde plus équitable et paisible, où des communautés de diverses origines culturelles cohabiteraient harmonieusement, et de son grand-oncle cubain Gebrayel, conquérant du Nouveau Monde. Cette superbe saga débute au milieu du XIX^e siècle dans une petite ville ottomane à mi-chemin entre Beyrouth et Damas, pour se clore un siècle plus tard au fin fond du Massachusetts.

Pour composer cette vaste fresque familiale et relater la destinée insolite de ses aïeux, l'auteur de *Léon l'Africain* et du *Rocher de Tanios* (Prix Goncourt 1993) a mené une enquête minutieuse pendant plusieurs années, au cours de laquelle il a sillonné les routes sinueuses empruntées par quelques membres de sa « tribu qui nomadise depuis des lustres ».

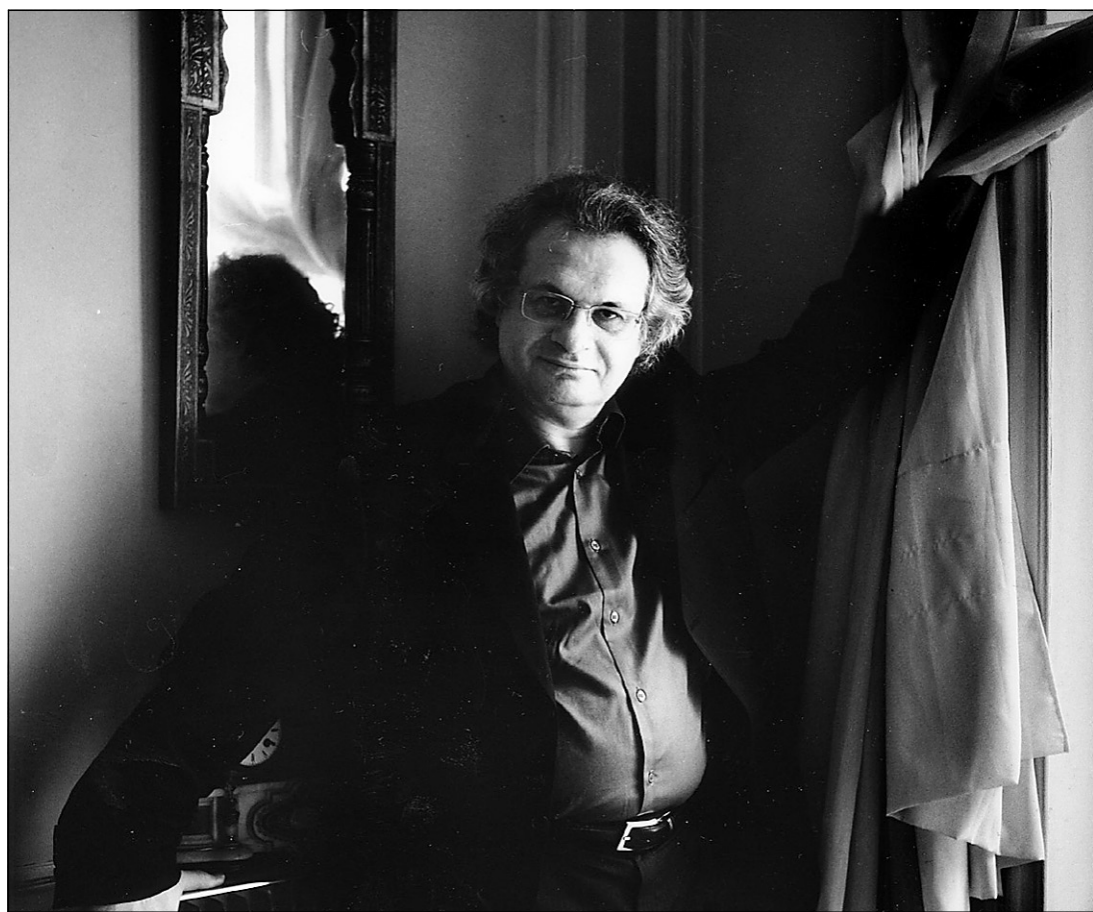
« J'avais depuis longtemps envie de raconter l'histoire de ma famille. Mais c'était un projet littéraire qui me paraissait gigantesque, ingérable. Je me suis toujours senti dépositaire de la mémoire des miens mais je ne pouvais pas écrire sur ma famille tant que mon père et ma grand-mère étaient en vie. Après leur mort, j'étais toujours réticent à me lancer dans cette ambitieuse quête des origines car ce n'est pas dans mon tempérament de me dévoiler. Ce qui m'a motivé à le faire, c'est une rencontre avec un ami diplomate de passage à Paris. Lorsqu'il était en poste à Cuba, il avait connu quelqu'un qui portait le même patronyme que moi. Je me suis alors souvenu qu'effectivement mon grand-oncle avait émigré à la Havane vers la fin du XIX^e siècle. Quelques mois plus tard, ma mère m'a ramené du Liban trois lettres de ce grand-oncle. En 2001, lors d'un voyage au Liban, j'ai retrouvé dans la maison de ma grand-mère une malle contenant les papiers de mon grand-père Botros. En découvrant ce qu'il avait écrit de proprement littéraire, une pièce de théâtre et des poèmes et aussi, dans une feuille volante, une note personnelle exprimant son désir de publier un jour ses écrits, je me suis dit que je n'avais pas le droit de passer cette fois par le roman pour raconter sa vie », explique Amin Maalouf en entrevue.

Débute alors une longue et haletante enquête qui, depuis la montagne libanaise, l'entraîne aux États-Unis puis à Cuba, où s'est installé Gebrayel en 1899, après s'être exilé de son pays natal à 18 ans sans parvenir à convaincre son frère aîné, Botros, de le suivre. Amin Maalouf a pu reconstituer le périple des siens, commerçants, intellectuels et francs-maçons, grâce à un imposant livre généalogique : *L'Arbre*.

« Le nom de « Maalouf », qui signifie en arabe « le gros, le bien-nourri », est attesté depuis au moins le XV^e siècle, précise-t-il. Si j'avais voulu, j'aurais pu remonter à 15 ou 20 générations, grâce à ce livre que j'appelle *L'Arbre*, consacré à ma famille et publié en arabe, en 1907, à L'Imprimerie ottomane. Dans mon village de la montagne et les villages alentour, tout le monde appartient à la même « famille », au sens oriental. Tous les Maalouf du monde, quel que soit leur nom actuel et le pays où ils habitent, ont le sentiment d'une appartenance commune. »

Amin Maalouf a intitulé cette saga familiale *Origines* car il n'aime pas le mot « racines », et l'image encore moins. Les « racines », rappelle-t-il, s'enfouissent dans le sol, se contorsionnent dans la boue, s'épanouissent dans les ténèbres. Elles retiennent l'arbre captif dès la naissance, et le nourrissent au prix d'un chantage : « Tu te libères, tu meurs ! »

« Les arbres doivent se résigner, ils ont besoin de leurs racines, les hommes pas. Nous respirons la lumière, nous convoitons le ciel, et quand nous nous enfonçons dans la terre, c'est pour pourrir. Lorsqu'on parle de « racines », j'ai le sentiment qu'on essaye de se recroqueviller sur quelque chose de passéiste. On se limite ainsi à un lieu très particulier, dit-il. Moi, je préfère le mot « origines » parce que celui-ci prend en compte le fait qu'on a besoin de savoir d'où l'on vient et qui ont été ceux qui nous ont précédés. Ce qui est le propos de mon livre. J'associe beaucoup le mot « origines » à la notion de route, d'itinéraire. Je suis issu d'une communauté minoritaire — la communauté melkite — qui, au fil du temps, s'est répandue un peu partout dans le monde. Donc, dès que je veux raconter l'histoire d'un membre ou d'une branche de ma famille, je prends une carte de géographie pour retracer l'itinéraire qu'il a suivi. L'idée des routes me paraît beaucoup plus éloquente pour évoquer nos vies. J'aime bien l'idée d'une route pour chacun d'entre nous commençant en un point qui, en lui-même, est déjà une intersection entre deux routes. J'aime aussi l'idée que notre route croisera un jour d'autres routes. Je préfère cette métaphore.



Amin Maalouf : « Faut-il laisser notre monde s'en aller vers des affrontements sempiternels et de plus en plus meurtriers ? Non ! Il est de notre devoir d'empêcher que l'humanité s'engage dans une voie aussi destructrice. »

Je la trouve plus parlante, et beaucoup plus juste, que la traditionnelle métaphore végétale que renferme le mot « racines ».

Botros et Gebrayel étaient deux frères que tout opposait. L'un partira. L'autre restera. L'un rêvait éperdument du Nouveau Monde. L'autre rêvait d'un Orient moderne et prospère, capable de rivaliser avec l'Occident. Pétri de culture européenne et nourri des idées révolutionnaires du siècle des Lumières, Botros crée, en 1913, l'École Universelle, ouverte aux filles et aux garçons de toutes confessions. Une grande gaucherie dans un pays où le communautarisme ne cesse de se renforcer. « Mon grand-père Botros rêvait de vivre dans un monde ottoman où les gens pourraient être traités comme des citoyens égaux et à part entière, quels que soient leurs religions, leurs langues, leurs lieux de naissance. Ma famille appartient à une petite communauté qui a toujours été extrêmement minoritaire. Le monde dans lequel elle pouvait vivre le mieux était un monde où les gens ne seraient pas considérés en fonction de leurs appartenances religieuses ou communautaires. C'était l'attitude de mon grand-père. C'est aussi mon attitude. Mon rêve est de vivre dans un monde où les gens sont considérés en fonction de ce qu'ils font et non en fonction d'appartenances qu'ils n'ont pas choisies », confie Amin Maalouf.

Origines n'est pas seulement un bouleversant récit de mémoires. Ce livre sur la transmission est aussi un vibrant plaidoyer pour la paix, la tolérance et la coexistence entre des communautés de différentes cultures et religions. Le vœu caressé par l'auteur de bâtir un monde plus fraternel, épuré de nationalismes chauvins et d'identités meurtrières, n'est-il pas chimérique, surtout par les temps qui courent ?

« Vous avez raison, admet-il. Je constate avec amertume que les rêves que je porte en moi depuis très longtemps sont plutôt malmenés par les temps présents. Mais ces rêves sont toujours légitimes. On ne peut pas accepter que le monde continue à évoluer d'une manière aussi délétère. On n'a pas le droit de se résigner et d'accepter impavides que l'évolution actuelle du monde, ponctuée de déchaînements d'identités haineuses, violentes, meurtrières, suicidaires, soit notre avenir. C'est la survie de l'espèce humaine qui est en jeu. Soit nous allons arriver à une autre approche des identités et à une autre manière de voir les hommes, leurs appartenances, leurs différences et leur désir de coexistence, soit on s'en va vers l'enfer qui semble s'installer. Je ne vous cache pas que je passe par une période de profondes inquiétudes et tristesse. Je vois bien que le monde dont je rêve, le monde pour lequel j'ai envie de me battre, n'est pas celui qui est en train d'émerger. Cette confrontation entre l'Orient et l'Occident, je la pensais évitable. Or, aujourd'hui, nous vivons le pire des scénarios. Cela dit, je ne dirais jamais que je suis un rêveur ou un utopiste. Les « réalistes » auraient-ils finalement raison ? Faut-il laisser notre monde s'en aller vers des affrontements sempiternels et de plus en plus meurtriers ? Non ! Il est de notre devoir d'empêcher que l'humanité s'engage dans une voie aussi destructrice. »

★★★★

ORIGINESAmin Maalouf
Éditions Grasset, 486 pages

LITTÉRATURE DU VOISIN

Dans l'intimité des délinquantes

DAVID HOMEL
COLLABORATION SPÉCIALE

Chaque année, une nouvelle fournée de romans et de nouvelles arrive des provinces maritimes, surtout de Terre-Neuve. Cette région du Canada est devenue une grande productrice de littérature en tous genres, que ce soit les fresques gigantesques d'Anne-Marie MacDonald, les récits celtiques d'Alistair Macleod ou de Joan Clark, ou bien les chroniques de misère de David Adams Richards. Souvent, ces écrivains trouvent écho au Québec. Ils ont tous été traduits en français, et MacDonald, elle, a eu ici un succès comparable à celui qui l'a comblée au Canada anglais.

En général, les écrivains de l'est du Canada travaillent avec la matière première de leur région. Leur terroir. La pauvreté, rendue supportable par la musique et les chansons, les racines irlandaises ou écossaises, l'aliénation et la fierté. Et voilà qu'arrive Lisa Moore avec son recueil de nouvelles *Open*. Elle

brise toutes les attentes que nous pourrions avoir sur la littérature des provinces maritimes, et c'est tant mieux.

Car la toute jeune Lisa Moore (elle est née en 1964) ne veut pas raconter les histoires de ses aînés. Loin d'elle le terroir, les ancêtres, les luttes entre les Anglais et les Écossais qui remplissent, d'une façon divertissante quand même, les pages d'Alistair Macleod. Les nouvelles de Moore sont plutôt peuplées de filles délinquantes, de jeunes épouses plus ou moins satisfaites de leur état, de soirées bien arrosées qui finissent par des révélations qu'on regrettera le lendemain. En un mot, ce sont des chroniques de jeunesse.

Entre les mains de Lisa Moore, la nouvelle est construite de petits instants qui comptent gros. Dans « Faim », une fille sort du marché de vins (c'est sûrement la version terre-neuvienne de notre chère SAQ). « Un sac en plastique d'un jaune farouche est venu se coller contre mon tibia, raconte-t-elle. Je l'ai décollé, du jus de viande courait dans les plis comme une créature vivante. » La fille se libère de l'étreinte de ce sac louche, qui « s'est enroulé d'une manière tout aussi vicieuse autour d'un poteau de téléphone ». Sur ce même poteau est collée une affiche publici-

LISA MOORE
OPEN
nouvelles

sant un groupe de rock mené par une chanteuse avec qui notre héroïne était liée, il y a 20 ans. Et voilà que la nouvelle est lancée, entre souvenirs et nostalgie, les folies d'un passé et les responsabilités d'une jeune mère.

Car la maternité est un des thèmes majeurs de ce recueil. Et ce n'est pas une maternité tranquille. Il y a la tristesse post-partum, et la

crainte qu'un mal n'arrive au petit. Et l'insécurité aussi, car la jeune femme, une fois mère, craint de ne plus pouvoir attirer les hommes. En parlant d'un voisin, la narratrice de « Faim » déclare que « ça me trouble qu'Allan n'ait jamais flirté avec moi ». Les filles de *Open* veulent tout : les plaisirs de la maternité, la stabilité du couple, la passion du début — et qui pourrait les blâmer ?

Parfois ces filles vont réussir, bien qu'elles restent insatisfaites. Celle qui raconte « Les parents naturels » se laisse pénétrer par un dénommé Bernard pendant qu'elle regarde courir son mari et ses amis sous un orage. « Quand il jouit, note-t-elle, je pense, sans le vouloir, à quelque chose que j'ai entendu dire au sujet du thon. S'il a peur au moment de sa mort, on peut goûter la panique dans la chair du poisson. » Bernard a peur de l'orage, ce qui confère une odeur de terreur à sa peau. Et elle, est-ce qu'elle le reçoit en elle pour calmer ses propres peurs ? On ne saura jamais. Ce livre est fait de moments de ce genre, tout à fait réels, surréels, je dirais, qui nous font découvrir des personnages qui vivent souvent en-dehors de leurs propres actions, comme si elles arrivaient à d'autres. *Open* explore le passage du temps et ses effets sur la vie des

jeunes femmes. Les amies sont au coeur de ces réflexions. La nouvelle « Ferme les yeux » met en scène des filles sur un yacht qui lisent Marguerite Duras, tout en se faisant bronzer. Pour elles, Duras est un modèle à suivre, une femme courageuse qui a fait fi des conventions sociales. « Mais aujourd'hui, l'histoire me semble très différente de ce que je me rappelais », avoue une des filles. L'histoire des filles, oui, mais surtout l'histoire de Duras. L'image de la célèbre écrivaine française sera revue et corrigée, tout comme le passé des personnages de cette nouvelle.

L'auteur, Lisa Moore, laisse flotter une certaine atmosphère d'ambiguïté sur son recueil. Souvent, ses personnages (de jeunes femmes — les hommes sont plutôt des faire-valoir pour l'entreprise des femmes) n'ont pas de nom. Souvent, Moore met tellement de gens en scène qu'on a l'impression d'assister à une fête où on ne connaît personne. C'est voulu, peut-être. C'est à nous, lecteurs, de deviner les liaisons entre les invités à cette fête.

★★★★

OPENLisa Moore, traduit de l'anglais par Dominique Fortier
Boréal, 284 pagesLexique
des difficultés
du françaisPlus de 2000 solutions pratiques
aux difficultés les plus courantes
du français en Amérique

Écrit par Paul Roux, chroniqueur de langue à La Presse et conseiller linguistique

OFFERT PARTOUT EN LIBRAIRIE

LECTURES

Le bon français québécois



PAUL ROUX

MOTS
ET ACTUALITÉ
proux@lapresse.ca

La critique que j'ai faite, il y a deux semaines, du projet d'un grand dictionnaire aménagiste parrainé par l'État québécois a suscité quelques réactions, mais finalement assez peu nombreuses. Je crois néanmoins opportun de revenir sur le sujet pour apporter quelques précisions.

« Je reste songeur, écrit Éloi Paré, devant l'argument : les Américains le peuvent, les Brésiliens le peuvent, mais nous ne le pouvons pas car nous sommes trop petits. » Nous ne sommes pas trop petits, M. Paré, seulement trop peu nombreux. Prenons juste le domaine de la traduction. Nous ne pourrions jamais traduire qu'une fraction des livres, des logiciens, des films, des émissions de télé, et j'en passe, que les Français traduisent. Ce n'est pas une question de petitesse, mais de moyens et de marché. Ne serait-ce que pour cette raison, mais il y a en bien d'autres, nous avons besoin de la France et, par conséquent, d'une norme qui, pour l'essentiel, reste commune.

Un autre lecteur me dit que le bon français québécois, ça existe. Bien sûr ! Je n'ai jamais affirmé le contraire. Le bon français d'ici, c'est tout simplement le français. On le trouve notamment dans des revues comme *L'actualité*. On l'entend encore souvent à Radio-Canada. On peut en lire bien des exemples dans des journaux comme *Le Devoir* ou *La Presse*. Il paraît même qu'on en trouve dans le *Journal de Montréal*. Ce français, il est vrai, contient des québécismes. Il s'agit, en général, de mots qui décrivent nos réalités (*caisse populaire, pourvoirie, CLSC*, etc.) ou encore de termes qui se substituent à des mots anglais qu'emploient les Français et qui nous agacent (*magasinage* au lieu de *shopping*, *traversier* au lieu de *ferry*, *vol nolisé* au lieu de *charter*, etc.). Si c'est ça, le bon français du Québec, j'en suis. Mais je doute fort que notre grand dictionnaire aménagiste s'en tienne à ces quelques centaines d'emplois déjà répertoriés, pour la plupart, dans le *Multidictionnaire*.

Jo Skompiék, quant à lui, nie que le dictionnaire de l'Université de Sherbrooke ne soit l'affaire que d'un petit groupe de linguistes. Je crois que mon correspondant confond nombre et influence. Les aménagistes sont incontestablement influents et intrigants, à tel point qu'ils ont fini par noyauter la plupart des organismes décisionnels en matière de français. Mais leur projet ne fait pas consensus pour autant. Un des opposants, le Pr Lionel Meney, auteur du *Dictionnaire québécois-français*, a cherché à obtenir

le nom des « experts externes » qui ont évalué le projet. « Cela réserverait des surprises intéressantes, m'écrit-il. Mais le Fonds québécois de recherche sur la culture, qui a chapeauté l'opération, s'y refuse. L'affaire devrait être jugée bientôt par la commissaire de la Commission d'accès à l'information. » Doit-on en conclure, M. Skompiék, que les motifs qui ont incité le Fonds québécois à favoriser ce dictionnaire étaient plus politiques que linguistiques ?

Puis-je vous aider ?

Frédéric Leroux, auteur de *Mots de tête* (Éditions David), me demande : « Êtes-vous bien sûr que l'expression *Puis-je vous aider ?* est un calque de l'anglais ? Le Colpron n'est quand même pas infailible. » M. Leroux ajoute : « À propos de l'expression en question, on trouve dans le Robert-Collins *je peux vous aider ?* et dans le Harrap's, *puis-je vous aider ?*. Le Hachette-Oxford, pour sa part, distingue trois situations : (dans un magasin) *vous désirez ?* ; (au téléphone) *j'écoute ?* ; (à la réception) *je peux vous aider ?*. La publicité de la Banque nationale évoquée par votre lecteur se rapproche étrangement du cas de la réceptionniste. Je vois mal comment on pourrait condamner carrément ce soi-disant calque. »

Vos sources étant excellentes et n'étant pas puriste, je suis tout disposé à reconnaître que la condamnation de *puis-je vous aider ?* est excessive.

Titre d'emploi

Voici une question pour laquelle nous avons beaucoup de discussions mes collègues et moi : doit-on employer le pluriel dans *titre d'emploi*, si l'on doit rédiger un tableau à cet effet ? — M. Béland

Il ne faut pas mettre de *s* à *emploi*. Mais il ne faut pas non plus parler de *titre d'emploi*, qui est un calque de *job title*. On parlera plutôt d'*appellation d'emploi*.

Les handicapés

Il y a deux ans, j'ai entendu un animateur, à la télévision, mentionner qu'il ne fallait pas faire de liaison lorsqu'on dit les *handicapés*, bien que, selon moi, il vaille encore mieux dire les *personnes handicapées*. Un ami m'obstine que la liaison doit se faire. Pourtant, on ne fait pas la liaison lorsqu'on dit *les héros*. En est-il de même pour les *handicapés* ? — Louise Labelle

De fait, il ne faut pas faire la liaison, car *handicapé* commence par un *h* aspiré et non par un *h* muet. À mon avis, il n'est pas nécessaire de dire *personne handicapée*. *Handicapé* suffit, car on sait bien qu'un *handicapé* est une personne.

Petits pièges

La semaine dernière, les phrases suivantes contenaient chacune une faute :

> *Les libéraux promettent d'ajouter un cent millions à ce programme.*
> *Paul Martin a fait de la santé sa première priorité.*

— Mettre un article indéfini devant un chiffre comme *cent millions* est une tournure anglaise. En français, on dira plutôt *une somme de cent millions*. Il aurait donc fallu écrire :

> *Les libéraux promettent d'ajouter (une somme de) cent millions à ce programme.*

— Ce qui est prioritaire, c'est « ce qui passe avant toute chose ». Parler de la *première priorité*, comme on le fait souvent, est donc un pléonisme. Ce dernier nous vient sans doute de l'anglais, qui emploie la locution *first priority*. Il aurait donc fallu écrire :

> *Paul Martin a fait de la santé sa priorité.*
Voici les pièges de cette semaine. Les phrases suivantes contiennent chacune une faute. Quelles sont-elles ?

> *Les deux partis sont nez à nez dans les sondages.*

> *Le Parti libéral fait campagne sous le thème de la santé.*

Les réponses la semaine prochaine.

Faites parvenir vos questions à Paul Roux par courriel à proux@lapresse.ca ou par la poste au 7, rue Saint-Jacques, Montréal (QC), H2Y 1K9.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Les mini-lectures...

JACQUES FOLCH-RIBAS
COLLABORATION SPÉCIALE

Voici quelques bouquins de petite taille qui se distinguent par la qualité rare de l'écriture, qualité qui transparait curieusement à la traduction — soit que les traducteurs aient bien du talent, ce qui nous semble évident, soit que la manière de raconter, d'écrire, de louvoyer, de créer du suspense, fasse merveille dans toutes les langues — ou les deux ensemble.

Textes courts. Mini-lectures. Le bonheur. C'est dans les petits flacons qu'on met les meilleurs parfums ? Nous avons si souvent lu que les lecteurs n'aiment pas lire des nouvelles, des textes courts, que nous avons fini par le croire.

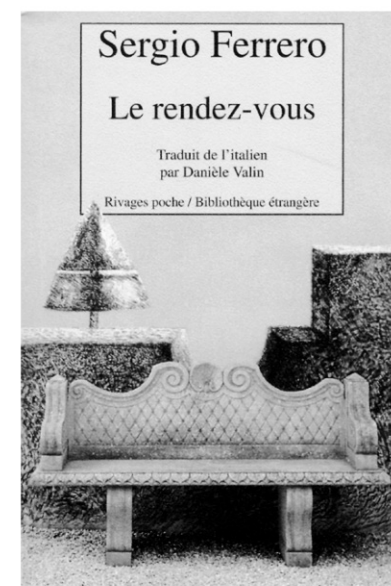
Or, ce n'est pas vrai. Demandez à vos amis.

Sergio Ferrero est italien. Quatre de ses nouvelles ont été traduites par Danièle Valin. Le livre porte le titre *Le Rendez-vous*. Il s'agit des relations curieuses, étranges, inattendues, privilégiées, qui s'établissent parfois entre amis, entre voisins de palier, entre maîtres et domestiques, même entre vivants et morts... Chaque fois, ces relations nous semblent impossibles, du moins improbables. Mais Ferrero sait ménager le suspense et retourner ses personnages comme des crêpes. Ses lecteurs aussi. Ne lisez pas ce livre si vous êtes au séminaire, vous finiriez par défroquer comme le petit Bruno — et épouser Madame Ada.

Dans *Le Phare de Monhegan*, traduit par Jean-Luc Piningre, Richard Russo qui est un écrivain américain met en scène des personnages étranges, dont le moins curieux n'est pas cette soeur Ursula, appartenant à un ordre de soeurs belges, que l'auteur voit apparaître un jour dans sa classe de « création littéraire ». Cette étudian-

te, que l'on considérerait a priori comme une élève modèle, se révélera au contraire, dans ses écritures, une redoutable pécheresse et s'offrira une confession publique — puisque dans ces cours de création littéraire on soumet les textes à toute la classe... On ne vous en dit pas plus, sinon le titre de cette nouvelle : *La Fille de la putain*. Il y a dans ce petit livre sept histoires du même humour, et du même tonneau. Révélation de secrets, sentiments dissimulés en tous genres. On peut dire : pour lecteurs romantiques réalistes d'aujourd'hui ?

En ce qui concerne Antonio Muñoz Molina, son dernier « texte court » est présenté comme un roman, et c'en est un. Traduit par Philippe Bataillon, voici *En l'absence de Blanca*. Molina est espagnol, sudiste, on le compare souvent à Faulkner (pour la noirceur ?). C'est un des écrivains les plus connus de la Péninsule. Son style, sa manière d'écrire, est fouillé, louvoyant autour des faits et des caractères. Il y a toujours un mystère dont le lecteur approche



et s'éloigne, et revient. Parfois, on dirait la manière de Borges, ou celle de Nabokov.

Ce roman, donc, est celui de l'amour déçu. Blanca, c'est la femme de Mario qui l'aime éperdument. C'est une Emma Bovary moderne. Le monde des artistes, la mode, les choses dans le vent et les gens dont on parle attirent Blanca. Elle est aimantée. Elle est ridicule. « Trouvez

le détail ridicule chez la personne que l'on aime, et tout s'écroule », dit Molina. Mario, soudain, va trouver. À partir de là, ce sera le *désamour*. Un sentiment très difficile à montrer, à écrire, au moins autant qu'à vivre. Le mari d'Emma, lui, avait aimé sa femme jusqu'à la fin. Là se trouve la différence entre lui et Mario. Peut-être celui-ci a-t-il découvert chez son oie provinciale petite-bourgeoise qui ne s'intéressait qu'aux choses de la « communication » le détail ridicule ? Les nombreux détails, à vrai dire. On peut lire ce roman court avec un grand plaisir, comme celui que l'on prend à une longue nouvelle.

★★★★

LE RENDEZ-VOUS

Sergio Ferrero
Livres poche. Rivages. Paris, 114 pages

★★★★

LE PHARE DE MONHEGAN

Richard Russo
Quai Voltaire, Paris, 269 pages

★★★★

EN L'ABSENCE DE BLANCA

Antonio Muñoz Molina
Roman, Seuil, Paris, 125 pages

pensez architecture

pensez CCA

Bouquinez à la Librairie du CCA, qui offre un vaste choix de publications sur l'architecture, l'histoire des villes et des jardins, la photographie et le design graphique.

www.cca.qc.ca

CCA
Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile, Montréal ☎ Guy-Concordia 514 939 7026
Ouvert du mercredi au dimanche, 10 h à 17 h; le jeudi, 10 h à 21 h.
Entrée libre le jeudi soir à compter de 17 h 30.

POLAR

Version revue et bon marché

MARIO ROY

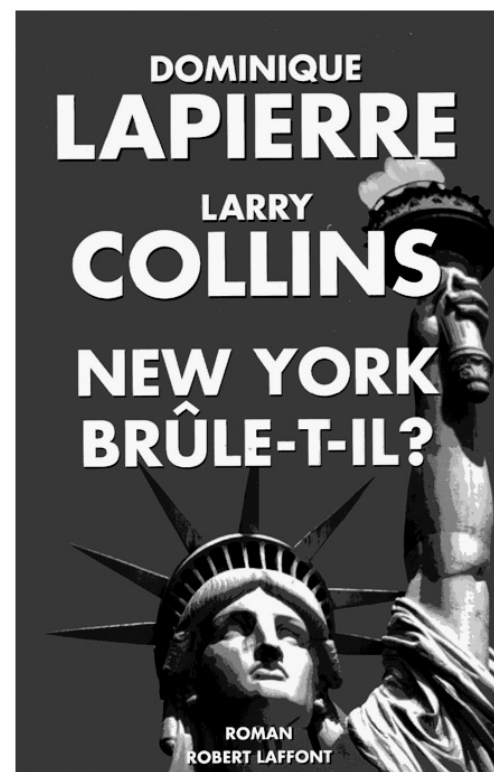
Le tandem Lapierre-Collins, qui a produit dans le passé quelques chefs-d'œuvre de politique-fiction et de dramatisation historique, revient avec *New York brûle-t-il*, un thriller... nucléaire, pour ainsi dire.

L'action est contemporaine. La mégapole américaine de l'après-11 septembre est victime d'un chantage à la bombe extrême. Il met en cause Israël et Ariel Sharon, le Pakistan et le général Moucharraf, New York et le maire Bloomberg, George W. Bush, Oussama ben Laden et quelques flics cyniques mais dévoués meublant inévitablement ce type de roman.

Or, malgré l'indéniable maestria dont font preuve les auteurs, on ne peut s'empêcher de penser qu'il s'agit là d'une version courte, revue et bon marché du *Cinquième cavalier*, le thriller absolument génial dont Lapierre et Collins avaient accouché il y a près d'un quart de siècle.

Non seulement l'intrigue est-elle la même — il ne s'agit que de remplacer le Libyen Kadhafi par l'ami Ben, et un contexte politique par un autre. Mais encore quelques trouvailles du *Cinquième cavalier* se retrouvent-elles à l'identique dans *New York brûle-t-il* ? C'est le cas, par exemple, des pigeons irradiants. Ou du fonctionnaire expert en évacuation, qui n'a encore rien appris de la vraie vie...

Bref, ce n'est pas si mauvais, bien entendu. Mais on conseillera à ceux qui n'ont pas encore lu *Le Cinquième cavalier* de se procurer l'original — toujours en librairie — plutôt que la pâle copie occupant actuellement l'étalage des nouveautés.



★★½

NEW YORK BRÛLE-T-IL ?

Dominique Lapierre et Larry Collins
Robert Laffont, 297 pages



PHOTOTHÈQUE LA PRESSE ©

Stéphane Venne : « On ne peut pas suivre (avec compétence) deux « chemins mentaux » en même temps... »

La musique et l'écriture Drôle de ménage

« ... Ceux qui connaissent la musique écrivent leurs textes dans le silence alors que ceux qui ne la connaissent pas peuvent en écouter tout en écrivant. » C'est l'hypothèse qu'émet l'auteur-compositeur Stéphane Venne dans une lettre qu'il a fait parvenir à *La Presse* cette semaine. M. Venne réagissait aux réponses fournies par des écrivains à la question que leur avait posée Marie Claude Fortin sur la musique qu'ils écoutaient en écrivant, s'ils en écoutent. L'article est paru le dimanche 6 juin, dans *Lectures*. Le compositeur aurait bien aimé que l'on sache si les écrivains interrogés connaissent ou non la musique.

« Car il m'apparaît que pour quiconque la connaît, écrire en écoutant de la musique est comme écrire tout en suivant une conversation (que l'on comprend) à côté de soi. Impossible ! On ne peut pas suivre (avec compétence) deux « chemins mentaux » en même temps... »

Pour Stéphane Venne, la musique fait partie du même groupe de phénomènes que la langue parlée. « ... Quand on pige les marches harmoniques, les structures mélodiques, la créativité (ou la non-créativité), la construction orchestrale, la justesse des notes, bref quand on « comprend » les enjeux de la musique au même titre qu'une parole », comment peut-on écouter de la musique en écrivant ? demande-t-il. D'ailleurs est-ce qu'un musicien peut écrire de la musique en écoutant celle d'un autre ?

Et comme bien des lecteurs, le compositeur se demande ce qu'en pensent les psychologues ou les neurologues.

Au fond, écrit-il en terminant, il envie ceux qui, parce qu'ils ne connaissent pas la musique, s'en servent comme d'une « enveloppe étanche qui, en bloquant les « distractions », favorise leur concentration » ou font sur eux l'effet d'un massage mental.

Pour lire la lettre intégrale de Stéphane Venne, il suffit d'aller sur cyberpresse.ca/arts, à la rubrique Club de lecture. Vous pouvez nous faire connaître votre opinion sur le sujet en écrivant à clubdelecture@lapresse.ca Les explications des spécialistes sont particulièrement bienvenues.

Jocelyne Lepage

Le crépuscule d'un dieu

ROBERT LAPLANTE
COLLABORATION SPÉCIALE

Véritable légende de la bande dessinée, témoin privilégié de ses débuts héroïques, Roba, le créateur de *Boule et Bill* est toujours aussi populaire. Et même s'il profite d'une retraite bien méritée et qu'il a troqué la plume pour le sac à dos, parcourant le vaste monde, le sympathique dessinateur belge continue de participer aux nombreux festivals de bande dessinée de la francophonie, dont celui qui s'est déroulé cette année à Québec.

« Si on me convie à ces événements, c'est pour savoir ce qui m'a poussé à prendre ma retraite et à remettre entre les mains d'un autre dessinateur les destinées de *Boule et Bill* », explique, amusé, le dessinateur qui visiblement a répondu plus d'une fois à cette question.

Père de l'une des plus grandes réussites populaires et commerciales de la planète bande dessinée — « qui n'a pas lu un « *Boule et Bill* » ? » s'exclame son épouse qui assiste à la conversation —, Roba reste pourtant modeste devant le succès de sa création, rejetant du revers de la main toutes les allusions à son statut mythique ou légendaire. « Je ne suis pas une légende, je n'ai pas cette prétention. *Boule et Bill* oui, ce sont eux les personnages légendaires. En m'invitant, les organisateurs invitent *Boule* et son petit monde », précise-t-il.

Des personnages légendaires qui méritaient de survivre à la retraite du créateur. Roba a dû délaisser le dessin depuis le début des années 90, à cause d'une forme particulièrement souffrante d'arthrite. « J'ai toujours voulu qu'ils poursuivent leur vie », affirme le bédéiste, qui refuse de parler de sa maladie. « *Boule et Bill* sont mes enfants et en cessant leurs aventures, j'aurais l'impression de commettre un infanticide. »

C'est pourquoi il a décidé de passer la main à son ancien assistant, Laurent Veron, créateur de la série « *Odilon Verjus* ». Une décision audacieuse qui tranche radicalement avec celle d'Hergé et de sa veuve qui ont toujours refusé de confier le sort du célèbre *Tintin* à d'autres dessinateurs qui auraient pu le modifier. « C'est sûr qu'il y a ce risque, acquiesce Roba, mais le dessinateur actuel, Veron, a été mon assistant pendant quelques années et il connaît parfaitement l'univers de *Boule et Bill*. »

Même s'il lui laisse carte blanche pour moderniser les personnages, Roba continue de suivre avec intérêt les péripéties de ses créations. « Laurent Veron me



PHOTO ROBERT MAILLOUX, LA PRESSE ©

Le créateur de *Boule et Bill*, Roba, photographié à l'hôtel Ritz Carlton, à Montréal.

consulte régulièrement pour avoir mon avis sur ses planches. Je l'aide avec plaisir, mais je ne veux pas m'imposer. Tant qu'il respecte l'esprit de *Boule et Bill*, c'est parfait ! »

Un esprit hérité de l'âge d'or de la maison d'édition Dupuis et du journal *Spirou*, le phare de la bande dessinée franco-belge des années 60 et 70. « Ce sont les plus belles années de ma vie. Nous étions une bande de scouts qui créaient un métier qui n'existait pas », raconte le dessinateur qui regrette l'industrialisation de la bande dessinée. « À l'époque, les éditeurs — les Charles Dupuis, les George Dargaud et même la famille Casterman — avaient un certain goût artistique et une passion pour la bande dessinée. Il y avait un petit côté artisanal sympathique. Maintenant, ce sont des technocrates, des gestionnaires qui sont à la tête des maisons d'édition et qui ne pensent qu'en termes de profits et de rentabilité. C'est véritablement devenu une industrie », renchérit Roba, qui illustre ses propos par la complexité de plus en plus incroyable des contrats. « Il faut maintenant engager des conseillers juridiques et des comptables avant de signer avec un éditeur. »

Nostalgique de ces grandes années, Jean Roba se compte chanceux d'avoir

pu côtoyer les Franquin, Peyo, Morris et autre Jidéhem qui ont dessiné certaines des plus belles pages de l'histoire de la bédé. « Il y avait un esprit de camaraderie incroyable chez *Spirou* qu'on ne retrouvait pas dans la revue *Tintin* par exemple. Nous étions toujours ensemble à nous aider. Quand un copain avait de la difficulté avec son histoire, nous accourions à sa rescousse », ajoute-t-il avec un enthousiasme communicatif, profitant de l'occasion pour rendre un hommage au grand Jijé, première véritable légende, avec Hergé, de la bande dessinée francophone. « Je crois que c'est lui le grand responsable de cette fraternité. Beaucoup de dessinateurs qui travaillaient pour *Spirou* avaient été ses élèves. Il les avait habitués à collaborer ensemble. »

Maintenant âgé de 75 ans, Roba, qui a débuté dans le milieu de la bande dessinée à 15 ans, dresse un bilan plus que positif de sa carrière. « Je suis plutôt privilégié. Quand j'étais gamin, je rêvais de travailler pour *Spirou*. J'ai réalisé mon rêve de jeunesse tout en rendant heureux d'autres mômes. Qu'est-ce qu'on peut demander de mieux ? » confesse avec une fierté évidente le dessinateur en nous serrant la main.

Trois historiens racontent le 6 juin 44

ÉLIAS LÉVY
COLLABORATION SPÉCIALE

L'opération Overlord, dont on a commémoré la semaine dernière le 60^e anniversaire, a été la plus imposante, et aussi la plus sanglante opération militaire de l'histoire contemporaine. Pour mettre un terme à la Seconde Guerre mondiale et accélérer l'effondrement d'un régime nazi aux abois, les Alliés ont mis le paquet. Une gigantesque croisade de 156 000 soldats, dont 23 500 parachutistes, 5000 navires, 11 600 avions, des dizaines de milliers de véhicules.

Dans un livre-événement, *6 juin 44*, qui vient de paraître aux Éditions Perrin/Le Mémorial de Caen, trois importants historiens américain, français et allemand, Robert Paxton, Jean-Pierre Azema et Philippe Burrin, spécialistes incontestés de la Seconde Guerre mondiale, relatent les dessous de la préparation de l'opération Overlord. Montrent, moult documents inédits à l'appui, les rivalités stratégiques existant entre les Américains, les Anglais et les Soviétiques. Analysent exhaustivement les stratégies défensives élaborées par le Reich hitlérien pour contrer toute éventuelle attaque des forces alliées. Décortiquent la préparation des différentes opérations constituant la genèse du Jour J. Évaluent les conséquences du débarquement sur les plages de Normandie sur la suite de la guerre.

Ce livre, remarquable évocation du Jour J, associe le meilleur état de la recherche



historique à une riche iconographie — 400 documents et photographies souvent inédites, cartes, archives visuelles. D'après les trois coauteurs, « à la différence majeure de ce qui s'était passé pour ceux de Verdun ou de Passchendaele, ou pour les rescapés d'Hiroshima ou des camps d'extermination nazis, il n'y a pas de « survivants » du Jour J. Vivants et morts sont entrés ensemble et en même temps dans un univers qui semble épargné par l'abrasion historique ou mémorielle ».

Paxton, Azema et Burrin estiment que les leçons du débarquement furent peu encourageantes. Le coût humain de l'opération, qui se solda par plusieurs milliers de morts et de blessés graves, ses péripéties hasardeuses incitèrent le G.Q.G. américain à en revoir le déroulement, puis à y surseoir au profit de l'arme atomique.

« Compte tenu des inconnues techniques et tactiques subsistant autour de la bombe A en 1945, le choix de l'arme nucléaire contre le Japon marque une volonté d'éviter un nouveau Jour J. Par la suite, les effets diplomatiques ou politiques des débarquements furent systématiquement contre-productifs : en Corée, alors qu'il s'agissait pourtant de répondre à une guerre d'agression ; sur le canal de Suez, où l'éruption franco-britannique de 1956 fut aussitôt assimilée à une vulgaire manœuvre coloniale ; au Panama, aux îles de la Grenade et même en Somalie malgré l'affichage humanitaire, les débarquements pâturent de la confusion entre pratiques impériales et prétentions pacificatrices », rappellent-ils.

Des pages passionnantes, richement illustrées avec des photos d'archives, relatent aussi le rôle crucial joué le 6 juin 1944 par les soldats canadiens.

★★★★★

6 JUIN 44

Jean-Pierre Azema, Robert O. Paxton et Philippe Burrin
Perrin/Le Mémorial de Caen, 205 pages

Librairie **Renaud-Bray**
Le baromètre du livre au Québec
Palmarès des ventes
2 au 8 juin 2004

Cette semaine **Renaud-Bray** a vendu 20 358 titres différents.

1	Polar	DA VINCI CODE ♥	D. BROWN	JC Lattes
2	Sport	LE TOUR DE FOGLIA ET CHRONIQUES FRANÇAISES ♥	P. FOGLIA	La Presse
3	Polar	LA NUIT EST MON ROYAUME (24 ^e \$)	M. HIGGINS CLARK	Albin Michel
4	Roman	PASCAL ♥	F. DE LUCA	Varia
5	Polar	PRIÈRES POUR LA PLUIE ♥	D. LEHANE	Rivages
6	Roman	ENSEMBLE, C'EST TOUT ♥	A. GAVALDA	Dilettante
7	Polar	LA LIGNE NOIRE	J.-C. GRANGÉ	Albin Michel
8	Psychologie	GUÉRIR ♥	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont
9	Roman Qc	ET QUOI ENCORE !	D. BOMBARDIER	Albin Michel
10	Cuisine	BARBECUE ♥	RACHEN/SCHNEIDER	L'Homme
11	Roman	COUCHER DE SOLEIL À SAINT-TROPEZ	D. STEEL	Presses de la Cité
12	Roman	LA PROCHAINE FOIS	M. LÉVY	Robert Laffont
13	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix ♥ (34 ^e \$)	J. K. ROWLING	Gallimard
14	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI ♥ - Booker Prize 2002	Y. MARTEL	XYZ éd.
15	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon
16	Roman	MAKTUB	P. COELHO	Anne Carrière
17	Psychologie	LES TREMBLEMENTS INTÉRIEURS	D. DUFOUR	L'Homme
18	Santé	MÉNOPAUSE, NUTRITION ET SANTÉ ♥	L. LAMBERT-LAGACÉ	L'Homme
19	Roman	LA NUIT DE L'ORACLE ♥	P. AUSTER	Leméac/Actes Sud
20	Polar	THE DA VINCI CODE ♥	D. BROWN	Doubleday
21	Biographie	MÉMOIRES ♥	F. PAHLAVI	XO éd.
22	Roman	MALAVITA	T. BENACQUISTA	Gallimard
23	Polar	UNE AMITIÉ ABSOLUE ♥	J. LE CARRÉ	Seuil
24	Roman	L'OMBRE DU VENT ♥	C. RUIZ ZAFON	Grasset
25	B.D. Qc	PAUL EN APPARTEMENT ♥	M. RABAGLIATI	La Pastèque
26	Essai	TOUTS AUX ABRIS ! ♥	M. MOORE	Boréal
27	Polar	NEW-YORK BRÛLE-T-IL ?	COLLINS/LAPIERRE	Robert Laffont
28	Flore Qc	LES JARDINS DE MÉTIS ♥	A. REFORD	L'Homme
29	Roman	LES COLORIÉS	A. JARDIN	Gallimard
30	Roman	ÉCOUTE-MOI ♥	M. MAZZANTINI	Robert Laffont
31	Cuisine	RECETTES D'ÉTÉ	COLLECTIF	Marabout
32	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental
33	Psychologie	ÊTRE HEUREUX CE N'EST PAS NéCESSAIREMENT CONFORTABLE	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme
34	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane
35	Biograph. Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE ♥	R. DALLAIRE	Libre Expression
36	Biographie	BUSH L'IMPOSTEUR	J. H. HATFIELD	Michel Lafon
37	B.D.	KID PADDLE, n° 9 - Boing ! Boing ! Bunk !	MDAM	Dupuis
38	Roman	L'ENFANT DE NOÉ	É.-É. SCHMITT	Albin Michel
39	Roman Qc	ÉCHECS AMOUREUX ET AUTRES NIAISERIES	M. SIMARD	Stanké
40	B.D.	LE TRIANGLE SECRET SAISON 2, L. 1 - I.N.R.I.	COLLECTIF	Glenat
41	Polar	LA LIONNE BLANCHE ♥	H. MANKELL	Seuil
42	Roman Qc	LES FEMMES DU FLEUVE ♥	A. LABERGE	Québec Amérique
43	Guide Qc	VOIES CYCLABLES AU QUÉBEC 2004	COLLECTIF	Tricycle
44	Polar	LA TRANSACTION	J. GRISHAM	Robert Laffont
45	Polar	OBJECTIF PARIS	LUDLUM / LYNDIS	Grasset

♥ : Coup de Cœur RB ■ : Nouvelle entrée



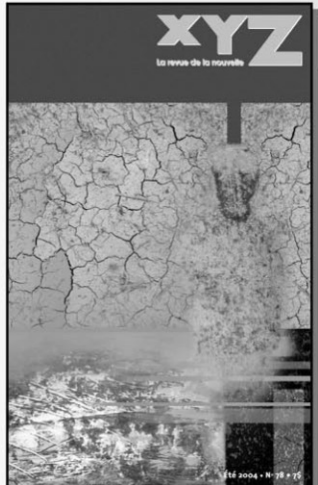
Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

Un réseau de 25 librairies au Québec

Pour commander : ☎ (514) 342-2815

www.renaud-bray.com

XYZ. La revue de la nouvelle



Recevez en prime La manufacture de machines

(nouvelles) de Louis-Philippe Hébert

(valeur 15 \$) avec un abonnement d'un an à XYZ. La revue de la nouvelle

NOM :
 ADRESSE :
 VILLE :
 CODE POSTAL : TÉL. :
 CI-JOINT 25 \$ POUR UN ABONNEMENT D'UN AN : CHÈQUE
 NO : EXP :
 SIGNATURE : DATE : LP

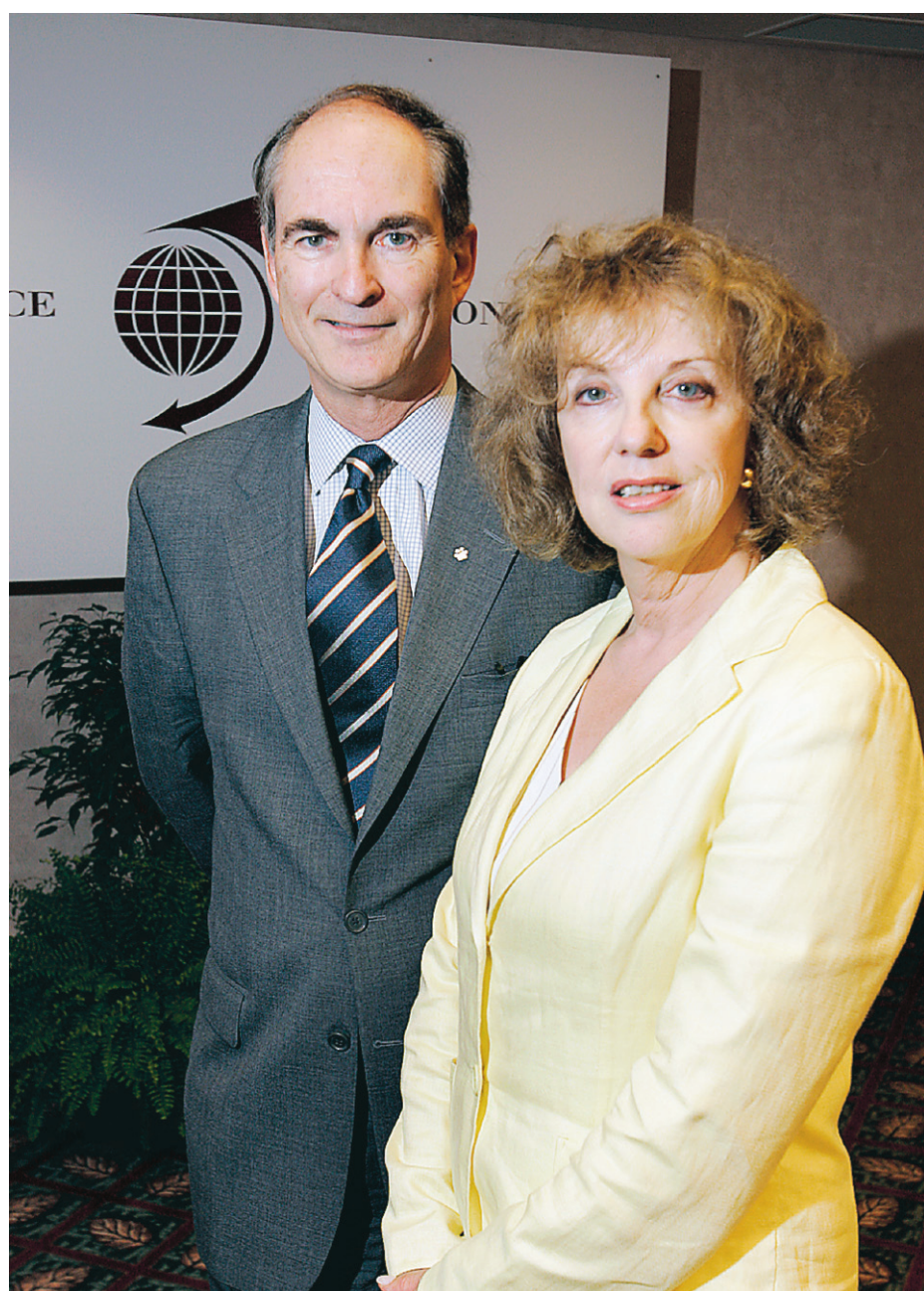
RETOURNER À : LETTRES QUÉBÉCOISES, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1

Téléphone : (514) 525.95.18 • Télécopieur : (514) 525.75.37 • Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LA PERSONNALITÉ DE LA SEMAINE

ENCORE PLUS QUE DU TALENT, DE L'INTELLIGENCE, MÊME DU GÉNIE, L'EXCELLENCE NAÎT DE L'EFFORT

Gil Rémillard et Marie Du Pont



Gil Rémillard, cofondateur avec sa femme, Marie Du Pont, de la Conférence de Montréal, mesure le progrès accompli dans la réflexion et la pertinence des débats de cette importante réunion, qui fête son 10^e anniversaire. La Conférence de Montréal, qui a réuni près de 2500 participants du 7 au 10 juin, avait pour thème central «Le défi de la concurrence: les stratégies gagnantes».

ANNE RICHER

Gil Rémillard et Marie Du Pont ne cachent pas leur fierté d'avoir pu réunir dans notre ville des sommités du monde entier en matière d'affaires et d'économie. La Conférence de Montréal est le seul forum économique international des Amériques. «Un lieu apolitique», tient à souligner M. Rémillard.

Cette semaine, *La Presse* souligne la conviction et l'opiniâtreté de Marie Du Pont et de Gil Rémillard dans l'organisation de cette conférence, qui donne à Montréal un autre fleuron en les nommant Personnalité de la semaine.

Un cheminement impressionnant

M. Rémillard, on le sait, a été ministre à l'Assemblée nationale, notamment de la Justice, pendant six ans. À ce titre, il a présidé à la refonte du Code civil de la province. Reçu au Barreau en 1969, il a beaucoup enseigné et continue de le faire à l'École nationale d'administration publique. Il est avocat-conseil au cabinet Fraser Milner Casgrain. Il est également l'auteur de plusieurs ouvrages et articles traitant notamment de droit constitutionnel.

La liste de ses réalisations est fort longue.

Il était inévitable que cet homme, mordu de politique, habitué aux débats, questionneur et entreprenant, ne diminue en rien ses activités au début de la soixantaine.

Pour Marie Du Pont, l'expérience de la Conférence, qui nécessite une organisation de premier ordre, une infrastructure rigoureuse, c'est aussi une belle aventure de couple. Chacun, avec ses différences, est animé de la même passion pour les personnages qui réfléchissent et pour Montréal, qui les reçoit.

«Beaucoup de gens ont participé à la réalisation de ce projet, il serait fastidieux de les nommer tous, il a bénéficié de nombreux appuis depuis 10 ans. Nous avons le rêve commun de faire de Montréal un centre international. On voulait le réaliser dans la ville, qu'il y plonge ses racines.»

La transparence

«Nous avons opté pour un langage franc, direct, ouvert à tout le monde», souligne Marie Du Pont. Des étudiants, recommandés par leurs professeurs, qui désirent avancer dans leurs travaux ont accès à la Conférence à un prix abordable. On imprime des documents qui servent d'outils de travail et de réflexion. La Conférence, ne l'oublions pas, ne prend pas de décision, ne fait pas de recommandations.

Les hommes d'affaires, quant à eux, sont en communication directe avec des banquiers importants, des ministres responsables d'économie, des leaders qu'il serait illusoire de penser rencontrer dans un autre contexte.

Les représentants du Chili, de la Roumanie, du Mexique, du Brésil et de bien d'autres pays échangent notamment sur le travail dans le cadre de la mondialisation des économies. «Personne en principe n'est contre la mondialisation, on sait qu'on ne fabrique plus les automobiles comme avant, mais il faut tenir compte de l'aspect humain de ces changements.» C'est en pensant aux conséquences des changements de société qu'est née l'idée d'un forum indépendant «qui puisse rassembler les leaders et faire le point».

Une année, ce n'est pas trop pour organiser cette rencontre, qui met à contribution une équipe fidèle. Un thème est choisi et, au fil des mois, les conférenciers sont sollicités. «Au début, il y a 10 ans, on devait convaincre et rassurer. Aujourd'hui, l'habitude est créée. Montréal est devenu incontournable

«Chaque progrès dans le monde du travail a créé sa révolution. Depuis la création du chemin de fer jusqu'à la robotique et à la technologie en général, en passant par l'arrivée de l'électricité, l'homme a dû s'adapter.»

dans l'agenda des décideurs même les plus occupés», explique Marie Du Pont. Elle ajoute: «Les gens d'ailleurs y croient, par conséquent ceux d'ici aussi.» L'énergie qui s'en dégage apporte aux organisateurs une source certaine de plaisirs. Gil Rémillard confie que la politique ne lui manque pas. «J'ai retrouvé ici l'esprit d'équipe. Travailler et apporter une contribution tangible au développement social apporte une très grande satisfaction.»

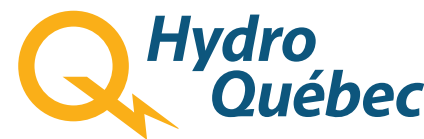
«Notre pays a un rôle important à jouer», rappelle Gil Rémillard. Territoire neutre. Ambiance sereine. Sécurité. Pour ce fils d'hôtelier de Baie-Saint-Paul, l'hospitalité est un principe sacré. Marie partage entièrement cet avis. Il y a fort à parier que leur fils, Nicholas-Philippe, âgé de 28 ans, suivra cette voie.

Le monde est en effervescence, tout va très vite, il faut constamment être bien informé. Si, au départ, l'idée de cette conférence semblait difficile à réaliser, en ce 10^e anniversaire, le couple Du Pont-Rémillard avoue avec le sourire que «c'était peut-être une folie, mais organisée, persévérante».

Dont ils sont fiers, à juste titre.



PHOTOS ANDRÉ PICHETTE, LA PRESSE ©



Retrouvez La personnalité de la semaine

La Presse/Radio-Canada demain matin



René Homier-Roy
C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN
du lundi au vendredi
de 5h à 9h



Michel Viens
MATIN EXPRESS
du lundi au vendredi
de 6h à 10h



Le Réseau de l'information
de Radio-Canada

